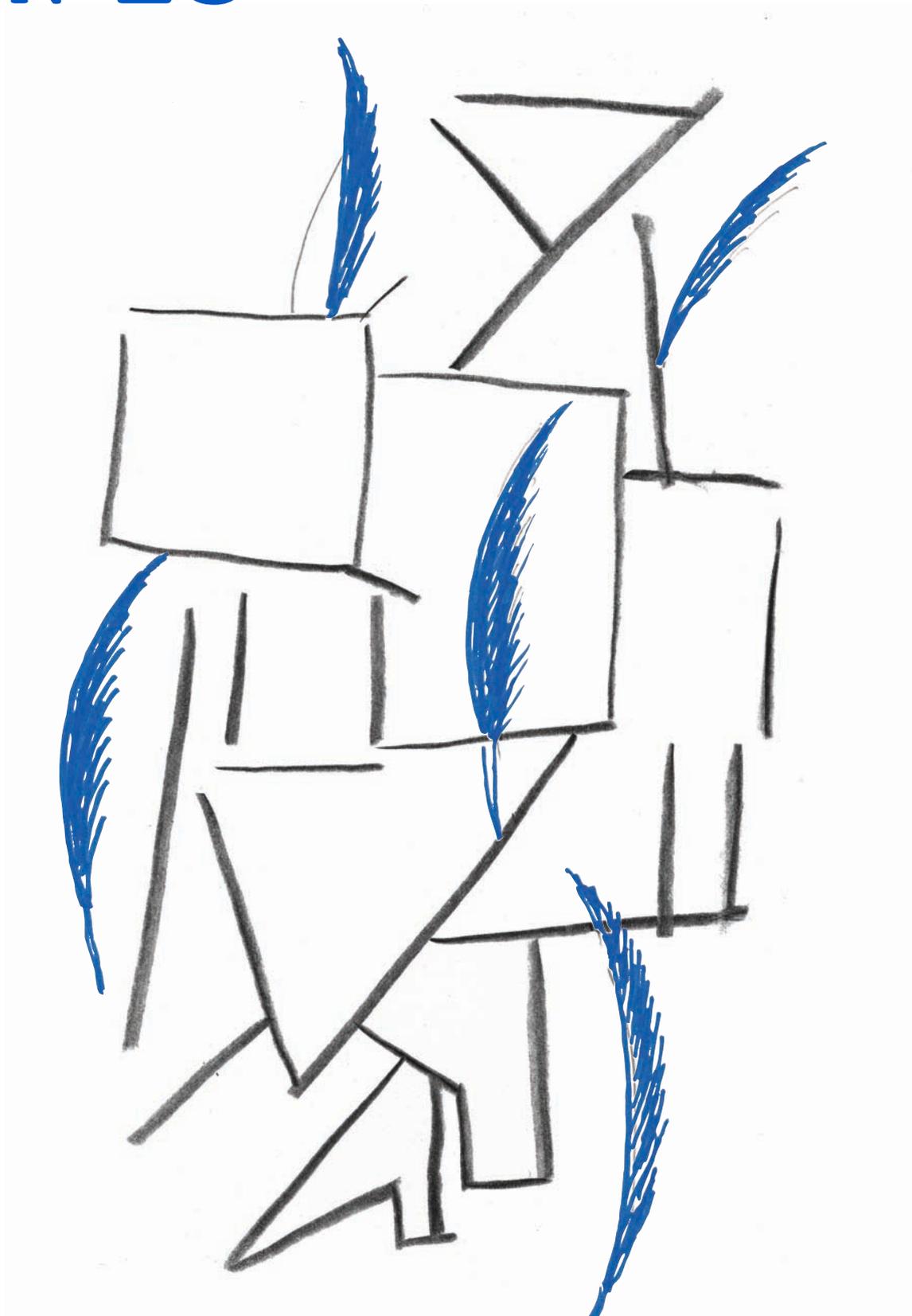


N° 23



2006

Revue annuelle du
P.E.N. CLUB DE MONACO

Poètes • Essayistes • Nouvellistes •

SOMMAIRE

PageTitre et auteur

- 1 12 juillet
par René Novella
- 2 Promenade nocturne (Prix Armand Lunel du P.E.N. Club de Monaco)
par Claudine Xhrouet
- 4 L'étoffe du père
par Robert Fillon
- 10 A la fête au bois
par Inès Igier-Passet
- 11 Marie Bonaparte, Princesse de Grèce (1882-1962)
par Flore Richelmy Bonnet
- 13 La petite fille au chapeau de paille
par Enaïra
- 15 Confusions
par Alain Pastor
- 20 Il était une fois un pin à la posture énigmatique
par Robert Roc
- 22 Les Grimaldi de Gênes
par Angela Valenti Durazzo
- 24 Assieds-toi sous cet arbre...
par Jeanne Maillet

Le Centre de Monaco du PEN CLUB international et son bureau se sont interdit toute censure sur le fonds et même l'orthographe des textes de cette revue. C'est donc sous l'exclusive responsabilité de chaque auteur qu'ils y paraissent. Il en est de même pour les reproductions de photographies, dessins, etc., fournis par un auteur pour illustrer son texte.

Illustration première de couverture :
Danièle Lorenzi-Scotto

12 Juillet

*La place du Palais, lieu de rassemblement
Des gens de Monaco, pour tout événement,
Qu'il soit triste ou heureux, a le pouvoir magique
D'effacer les conflits de la chose publique.
Nous y pleurons Rainier, avec même douleur.
Nous y fêtons Albert, avec même ferveur.
A son premier discours, lors de l'avènement,
Nous n'avions pas prévu pareil engagement.
On attendait, bien sûr, l'homme de tous les sports,
Le chantre de l'humain, l'avocat des moins forts,
De l'environnement et des valeurs morales,
Le fidèle héritier de vertus ancestrales.
Mais chacun fut surpris, lorsqu'Albert s'arrêta,
Nous avons découvert un grand homme d'Etat.*

René Novella



1

Prix Armand Lunel du P.E.N. Club de Monaco

Pour la première fois de son histoire, le Centre P.E.N. de Monaco a lancé un Prix littéraire, qui, dans cette première édition, s'est cantonné en un concours d'écriture. Le règlement stipulait que l'œuvre devait être inédite et marquer l'attachement de l'auteur au patrimoine monégasque (littérature, arts plastiques, musique, architecture, etc.).

Deux catégories avaient été conviées à participer, les "jeunes" (moins de 20 ans) et les "adultes" (20 ans et plus).

Au vu des œuvres reçues, le Jury n'a décerné qu'un seul prix, dans la catégorie "adultes", pour une excellente candidate qui lui a soumis un très bon texte que nous reproduisons ci-dessous dans son intégralité. Nous précisons que le lieu évoqué est le Lycée Albert I^{er} de Monaco.

PROMENADE NOCTURNE

Claudine XHROUET

Automne 2006.

Un vent d'Est violent et rageur balaie l'imposante façade, renverse les grandes poubelles sur la place...

Il lui faut descendre un étage pour sentir l'âme de la bâtisse, pour partager le temps qui passe. Son petit sac vert agrémenté d'un joli nœud argenté pend au bout de son bras gauche. Son habillement est sensiblement toujours le même et chaque soir elle ne peut s'empêcher de sourire même si elle sait qu'elle ne rencontrera personne.

Pour elle, c'est à ce moment là qu'elle sent la bâtisse vivre et libérer quelques secrets...

Les éclats de rire partagés, les soupirs étouffés, les larmes refoulées traversent l'espace et donnent l'impression de présences multiples, légères et irréelles qui taquinent sa mémoire, bouleversent son cœur qui n'arrête pas d'avoir vingt ans.

Celui du bâtiment a plus de trois cents ans mais ce sont les cent dernières années qu'elle aime évoquer, celles qu'elle a partagées en grande partie et que justifie son attachement.

Elle ne sait pas vers quelle histoire, sur quel chemin va l'amener la descente de cet étage. Elle part à la découverte d'un secret avec un petit frisson...

Les conditions météo jouent un grand rôle : pleine lune, douce pluie, vent puissant...

Il suffit de peu de choses pour faire un bond en arrière. Rêver d'être une autre ne l'intéresse pas. Souvent elle se sent adolescente, submergée par les émotions, la tendresse, la rébellion... La couleur des sentiments est bien sûr liée au temps mais aussi aux événements de la journée. L'établissement s'active le jour mais il respire la nuit, s'autorise à craquer, à gémir... Les silences

sont pleins de mémoire, les ombres sont nombreuses. Heureusement tout s'éclaire comme sous l'effet d'une baguette magique, un souffle d'air, une ombre et les ampoules s'allument en cascade avec un petit claquement. Il y a quelques années elle pouvait choisir d'appuyer ou non sur l'interrupteur et laisser son esprit et son cœur vagabonder.

Elle se demande alors qu'elle arpente les couloirs, pourquoi son histoire tient si fort à ce bâtiment. A-t-elle choisi délibérément ce lieu ? S'est-il imposé subrepticement sans qu'elle y prenne garde ? Cette promenade solitaire et insolite, elle en est certaine, y est pour beaucoup.

Elle se souvient de leur première rencontre. Sa joie, sa fierté, ses craintes : il allait falloir qu'elle fasse ses preuves ! Elle aurait souhaité qu'on lui tienne la main pour faire ses premiers pas dans le bâtiment mais elle était trop grande. Maintenant, elle en connaît tous les recoins...

Elle pense à tous ces gens qui pour la première fois ont franchi le pas d'une des portes... qui étaient ces femmes, ces hommes, ces enfants qui arrivaient, repartaient ? La plupart ne seront pas présents pour fêter le centenaire de cette si précieuse bâtisse mais leur souvenir viendra adoucir cet heureux moment.

Elle en a connu qui aimaient ce lieu comme une deuxième maison et qui lui racontaient son histoire, lui révélaient quelques endroits secrets, la citerne maintenant utilisée comme salle d'archives, le « Petit Théâtre » auquel on accédait par une échelle, à jamais muré, les galeries qui courent au dessus des appartements où s'aventurent à plat ventre les ouvriers. C'est là que se concentre l'énergie vitale du bâtiment avec tous ses tubes, tuyaux et fils.



2

Ce soir les retrouvailles sont orageuses et bruyantes.

Le vent s'engouffre par les fenêtres entrouvertes et en fermant les yeux elle est submergée par une multitude de bruits. Ici, le vacarme des jeunes ressemble à l'harmonie que délivrent les grandes orgues de la cathédrale. Elle a toujours aimé la musique des voix, des instruments... Plus loin, la présence de quelques fantômes : religieux, prisonniers, soldats errent dans une cacophonie angoissante...

Tous ces bruits l'inquiètent, elle voudrait se réfugier dans la chapelle pour retrouver un peu de sérénité, mais depuis quelques années celle-ci abrite un musée et la porte de la petite pièce où l'aumônier accueillait les jeunes, est maintenant condamnée. La chapelle se tient malgré tout frileusement collée à la bâtisse à l'angle du Carrugètu... car ici le monégasque reprend ses droits tout doucement, discrètement au coin des rues. Ça fait chaud au cœur et sourire lorsque les touristes s'essaient à prononcer les mots gravés en rouge sur les plaques de marbre blanc.

Comme dans un rêve, elle revient dans le couloir circulaire étrangement vide. Se superposent des images colorées, témoins d'expositions de travaux et de réalisations artistiques de jeunes passionnés. L'espace d'un printemps le bâtiment lui aussi devient musée et s'octroie une petite fantaisie.

Elle tourne alors son regard vers la cour intérieure. Tout semble calme, les animaux endormis : les poissons enfouis dans la vase, les oiseaux réfugiés dans les palmes. Quand viennent les beaux jours, la vieille tortue a des vellétés de liberté. Elle quitte le bassin et s'aventure sur les dalles rouges qui ont remplacé la terre battue. Notre tortue se moque des dangers ; le soleil trop fort, les goélands voraces et criards. Elle évolue sous l'œil impassible du prince Albert Ier, impuissant à la secourir, figé pour toujours sur son socle de marbre.

Parfois les animaux de passage trouvent refuge dans un petit coin. L'exemple le plus émouvant à ses yeux est celui « du réverbère aux oiseaux ». Elle se souvient de ce couple de moineaux qui avait élu domicile dans un réverbère accroché sur la façade. Dans un nid de brindilles, des oisillons piaillaient... et puis un jour, elle ne sait pourquoi, le réverbère étincelant venait de retrouver sa fonction première : éclairer !

Un soupir s'échappe de ses lèvres. Elle tourne en rond, souhaite s'éloigner du cœur du bâtiment. Elle s'engouffre dans la cage d'escalier, gravit les marches quatre à quatre pour atteindre la terrasse supérieure.

Elle respire profondément, personne ne peut la voir excepté les étoiles, éclats de lumière qui lui tiennent compagnie comme hier ses camarades pendant les récréations. Elle peut se promener de long en large, face à la montagne et à la Méditerranée. Les souvenirs viennent à sa rencontre, les moins bons elle les repousse, les rejette, même si parfois ils hantent ses rêves. Les bons, les meilleurs, ce sont des fleurs dont les pétales s'ouvrent et qu'elle cueille avec délicatesse... Une richesse inestimable qui l'accompagne dans sa promenade et dans sa vie.

Au dessous d'elle, la bâtisse, cette grande cage où chaque salle pourrait être une pépinière, est silencieuse à cette heure tardive. L'endroit lui appartient.

« Apprivoisée », se dit-elle, « je crois que je me suis laissée apprivoisée par cet espace protégé de murs épais, j'ai résisté puis je me suis laissée attendrir. Voilà presque un demi-siècle que nous nous tenons côte à côte et plus que tout, l'intimité partagée au cours de cette promenade quotidienne m'a fait accepter la cohabitation... »

Elle se sent libre, apaisée sous la voûte céleste. Rien ne l'oblige à redescendre, mais tout à coup l'idée de son départ lui noue la gorge. Un jour, il faudra qu'elle quitte cette grande maison, qu'elle laisse en dépôt une partie de sa vie. Ce jour là, une dernière sonnerie vrillera son cœur.

Le visage levé vers le ciel, elle souhaite à celle, à celui qui longera le couloir, là où les courants d'air chassent la poussière, de découvrir un beau souvenir, de surprendre un désespoir abandonné, d'apprécier la tranquillité du lieu, d'avancer toujours plus riche de connaissance, d'expérience...

La promenade dans les lieux et le temps se termine.

Comme chaque soir, les bras ballants, elle traverse le bâtiment.

Le vent s'est calmé.

Seuls ses pas un peu plus lourds résonnent sous la voûte.

Par coquetterie ou peut-être parce qu'elle a froid, elle croise sa robe de chambre sur son pyjama, passe les mains dans ses cheveux...

Elle vient de jeter son petit sac vert agrémenté d'un joli nœud argenté, déchets du jour, dans une grande poubelle.

Monte un étage.

Regagne sa chambre, où par la fenêtre ouverte, le gazouillis de l'eau qui coule dans le bassin de la cour intérieure va prendre possession de son oreille pour l'endormir.

L'ÉTOFFE DU PÈRE

Par Robert FILLON

C'est derrière son comptoir que je le revois le mieux. Déroulant les pièces de tissu que nous avions parfois *bordées* (pliées en deux dans le sens de la longueur) ensemble, à partir des rouleaux de pleine largeur livrés par les usines. Consultant le client, qui était le plus souvent une cliente : "Si vous voulez des fronces normales, il vous faut deux fois la largeur de la fenêtre. Pour des fronces abondantes, comptez deux fois et demie." Puis il mesurait, coupait d'un ciseau assuré – immobile, entrouvert après les deux ou trois coups initiaux – le long du fil de trame. Toujours quatre ou cinq centimètres de plus que la mesure juste, c'était le bonus qu'il réservait à tout un chacun, auquel il ajoutait bien souvent les dix pour cent de remise aux "bons" clients avérés ou en puissance – à tous ceux qui le demandaient, en réalité.

J'ai grandi dans cette boutique. J'y ai fait du rangement, de la manutention, du bricolage, de la comptabilité, surveillé de loin le client fureteur et, plus avancé en âge, débité les articles, encaissé l'argent et rendu la monnaie. Je suis le fils de la Maison Fillon. Tissus d'ameublement, linge de maison, rideaux, literie, tapis : tel était le libellé de l'enseigne lumineuse en forme de long caisson de plexiglas blanc courant tout au long de la façade du magasin. Mon père y régnait en maître.

4

Il est mort le 26 mai 1998. Huit ans déjà où j'ai beaucoup pensé à lui sans jamais rien écrire. Il s'en est fallu de plus d'un an qu'il ne connaisse le XXI^e siècle, notre siècle désormais, tout aussi cruel sans doute que son prédécesseur. J'aurais voulu qu'il franchît ce seuil arithmétique que sa date de naissance et les progrès de la médecine semblaient lui promettre. Je l'aurais voulu moins sans doute pour la satisfaction douteuse qu'il en eût retirée que pour qu'il fût encore auprès de moi comme un point d'appui, un guide, celui dont on croit qu'il vous aidera à ne pas vous tromper.

Mon père était "petit commerçant". Fier de l'être et rageant au fond de lui-même contre l'appellation de "boutiquier" qu'une certaine bien-pensance avait associé à l'idée de mesquinerie. J'allais écrire qu'il m'a tout appris. Sans doute pas. Mais ce qui venait de lui m'a, plus que toute autre chose, marqué. Sur le moment, je ne l'ai pas compris, je ne pouvais pas le comprendre. Aujourd'hui, je le sais.

D'abord, ce furent les mots. Très tôt, il avait décidé que je devais apprendre à lire. Cela se passa vers mes quatre ans. Lettre après lettre, syllabe après syllabe. Aujourd'hui, je ne me souviens pas de l'apprentissage. Ma mémoire me suggère faussement que j'ai toujours su lire. Je me rappelle plutôt la classe de onzième et l'ennui que j'éprouvais à devoir ânonner en chœur avec mes camarades,

alors que depuis le début de l'année j'avais lu d'une traite la dernière page du livre de lecture. Heureusement, Frère Benoît, notre instituteur chez les Frères des Ecoles chrétiennes à Saint-Charles, jouait du violon pendant les séances d'écriture. J'y ai peut-être gagné une sensibilité particulière à la musique et à cet instrument. Un livre m'était tombé sous la main : les "Lettres de mon Moulin", version abrégée sans doute, dans une collection pour enfants. Les dindes truffées de Garrigou avaient de quoi me faire saliver, je plaignais la chèvre de Monsieur Seguin, m'épouvantais de l'agonie de la "Sémillante". Et je trouvais surprenant et émouvant le langage de l'acte notarié par lequel le sieur Daudet, Alphonse, avait acheté le fameux Moulin de Fontvieille : déjà une vocation de juriste s'éveillant ?

Un autre langage qu'il m'apprit fut celui des tissus. D'ameublement. Mon père ne vendait rien qui pût servir au vêtement, si l'on excepte des tabliers de jardinier blancs ou bleus, à grosse poche ventrale pour les outils, en toile à matelas. En revanche, le magasin regorgeait de cretonnes, reps, satinettes, vichys... tout ce que les décorateurs vous vendent aujourd'hui à prix d'or se trouvait chez lui, au détail, à la portée de toutes les bourses, et le conseil gratuit en prime. Je me souviens d'avoir caressé ces différentes matières en manipulant les pièces, d'avoir reniflé d'un nez bientôt expert les différents apprêts. Je me rappelle le tissu nid d'abeilles, qu'on ne voit plus nulle part, et les différents jours (Venise, bourdon, échelle...) au revers des draps, entre lesquels les clients hésitaient parfois longtemps. Je dois sûrement à cette époque de ma vie une passion innocente mais obstinée pour le vichy à carreaux ; elle m'attire aujourd'hui encore vers tous les restaurants qui arborent ce type de nappes ou de serviettes. Jamais je ne renierai ce goût rustique et les nappes blanches immaculées dont les restaurateurs veulent faire un signe de distinction sont tristounettes à mes yeux en comparaison des carreaux blancs, se mariant par centaines avec leurs compagnons verts, rouges ou bleus, sur une table.

Mon père tenait commerce à l'ancienne. Le client s'adressait au patron, qu'il connaissait par son nom ; et le client, dès lors qu'il faisait plusieurs visites, cessait d'appartenir à la foule des anonymes pour devenir un état civil, mais aussi des goûts, des besoins, des liens de parenté avec tel ou tel... Les liens commerciaux s'établissaient sur le mode villageois. Ce qui n'empêchait pas les gens nouvellement installés de se repasser le tuyau : "Pour les tissus, la literie, allez chez Fillon, rue de Millo. C'est là que nous avons tout acheté pour notre

chambre.” Ainsi mon père eut affaire à quelques célébrités qu’étant plutôt physionomiste, il reconnaissait sans peine. Il les traitait avec égard, sans obséquiosité, ce qui leur plaisait plutôt en général.

Mon père recevait des “représentants”. On ne les qualifiait ni de VRP (j’ai connu ce terme plus tard, en faisant mes études de droit) ni d’agents commerciaux. Le représentant-type venait plutôt du Nord de la France ; il garait sa DS un peu plus haut dans la rue, parlait d’affaires qui allaient plutôt mal, s’entendait répondre par mon père que les siennes étaient plutôt bonnes, sortait des liasses d’échantillons, «Ça oui ; ça non, je n’ai pas la clientèle, je voudrais plutôt des teintes passe-partout, non, pas de motifs qui *datent...*” et repartait le bon de commande signé, après quelques considérations quasi obligatoires sur la beauté du Sud, de la Méditerranée, et un rendez-vous “l’an prochain, pas avant, je n’en aurai pas besoin”.

J’ai appris, par la suite, que “le commerce vit du crédit”. Telle était la formule consacrée de nos bons maîtres de la faculté de droit. Et cette expression me paraissait étrange, tant mon père, lui, faisait profession de toujours régler ses fournisseurs au comptant. “Paiement comptant, 2% d’escompte”, disaient les factures. “Tu vois, avec les 2% que tu gagnes, tu les places à la Banque et tu gagnes encore de l’argent par-dessus.” Personne aujourd’hui ne tiendrait un tel raisonnement : les bonnes leçons des financiers sont passées par là. Mais chez mon père, ce refus revêtait une connotation philosophique. Toute contredémonstration chiffrée eût donc été vaine. A quoi bon ébranler les convictions d’un homme dont les affaires marchaient quand tant d’autres se lamentaient sans cesse ? J’ai compris progressivement que le refus de s’endetter devait être tenu chez lui pour un trait de caractère qu’il fallait respecter en tant que tel, d’autant qu’il trouvait sa source dans un épisode douloureux de sa propre histoire, dont je dirai un mot plus loin. D’ailleurs, le crédit qu’il se refusait à lui-même, mon père ne le refusait pas pour autant aux autres. En dehors des hôtels qui entendaient payer à “soixante jours et le mois” et tenaient cela pour un acquis non négociable, d’autres clients, et pas toujours des plus désargentés, faisaient “marquer la marchandise sur leur compte». Le tiroir de la caisse abritait pour cela un petit carnet à spirale sur lequel on notait les “clients débiteurs” ; puis, la dette réglée, on barrait la page d’un grand X, et lorsque les deux côtés de la feuille ne portaient plus aucune trace de dette, on arrachait la feuille. Agir de la sorte, c’était ennoblir le petit commerce. Qui aujourd’hui pourrait se vanter de ne jamais user de facilités de paiement avec ses fournisseurs et d’en consentir, par contre, à tous ses clients ?

Par excellence, le quartier de la rue de Millo, en contrebas du marché de la Condamine, était un

quartier populaire. La rue, en pente vers le Port, n’y débouche que par un petit escalier piéton. A cette époque, il n’y avait dans le quartier aucun immeuble neuf, et les ascenseurs étaient rares. Toutes les constructions, assez semblables d’ailleurs, dataient du début du XX^e siècle et nombre de façades arboraient encore la plaque qui, à l’époque, faisait la fierté du propriétaire : “Gaz à tous les étages”. Les maisons se faisant vis-à-vis, on se saluait du balcon, le matin. On s’espionnait bien aussi un peu, et parfois des bruits couraient que chez Untel il se passe des choses bizarres, il y a des cris, on bouge beaucoup les meubles. L’arrière du magasin était composé d’une courette mitoyenne avec l’atelier du garage de la rue des Açores. Toutes les fenêtres de l’immeuble la surplombaient verticalement, d’où des chutes fréquentes de pinces à linge et d’autres objets plus bizarres parfois. Quant aux disputes, on n’était pas aux premières loges ; c’était carrément dans la cour que cela se passait. Pas réellement cancanier de nature, ou ne voulant pas le montrer, mon père n’ignorait forcément rien des problèmes familiaux ou des amours des uns et des autres. Il en parlait peu, gardait de bonnes relations avec tout le monde (“Les relations entre voisins, c’est important : il ne faut pas se fâcher.”), je crois qu’il avait du mal à supporter parfois un excès de vulgarité. Il devait alors laisser déborder son trop-plein, et me lâchait dans une impréparation totale ce qu’il venait d’entendre par la fenêtre du bureau restée ouverte : “P. s’est encore fait engueuler sérieusement par sa mère. Elle lui a dit : “Mais tu n’en as pas assez d’aller te faire enfiler à droite et à gauche ? Cherche donc du travail. Et au lieu de traîner tout le temps, range donc la maison !” Je comprends aujourd’hui qu’il souffrait de la vulgarité du monde, comme je devais moi-même, bien plus tard, en souffrir aussi. Je peux croire que mon père était en quelque sorte un juste, au sens biblique. Et les justes souffrent toujours de devoir endosser les turpitudes du monde.

Quelques “figures locales”, pittoresques, coloraient le quartier. En face de nous, l’épicière A. avait l’allure d’une sorcière de livres pour enfants. Elle ne changeait jamais son tablier bleu en nylon, ni ses bas. N’ayant plus guère de force, elle entassait des caisses par terre, faute de pouvoir les ranger sur des étagères. On n’achetait chez elle, en dépannage, que ce qui était scellé par le fabricant. Le soir, elle s’éclairait à la bougie et s’endormait sur sa chaise, la tête penchée. Je crois me souvenir qu’une fois, elle s’était plainte d’avoir été dévalisée durant son sommeil. Mais était-ce vrai ? Elle eut à moment donné un “fiancé”, ouvrier italien qui l’avait connue en réalisant quelque installation de plomberie ou d’électricité dans la cour. Il la “fréquentait” quotidiennement. On la disait en effet fort riche, propriétaire en tout cas de plusieurs appartements du côté de la rue Plati. Et féroce avare, bien sûr, au point de ne pas payer ses fournisseurs, qui

de temps en temps cessaient leurs livraisons. Puis, le train-train, on ne sait trop comment ni pourquoi, reprenait. Le fiancé disparut un beau jour, comme il était venu. Les services sociaux essayèrent plusieurs fois de “placer” A. en maison de retraite. Sans succès, son caractère acariâtre l'emportant sur toutes les formes de discipline qu'on voulut lui imposer. Ce n'est que peu de temps avant sa mort, me semble-t-il, qu'on réussit enfin à l'hospitaliser. Je plains les infirmières qui durent faire sa toilette !

Au dernier étage mansardé de l'immeuble du magasin de mes parents, face à l'appartement où nous habitions, c'était le règne des chats. Dans un deux-pièces plutôt exigu, Mme T. en entretenait une bonne dizaine ou davantage. Les immeubles étant mitoyens, les chats disposaient de tout le pâté de maisons pour faire leur promenade aérienne. Un jour, je crois que c'était avant ma naissance, l'un d'entre eux glissa sur une corniche et tomba sur le toit de la Dauphine de mon père, garée dans la rue, devant le magasin. Bilan : chat indemne, mais toit de la voiture enfoncé. De nos jours, on intente un procès pour moins que cela. Mon père emmena la voiture chez le carrossier et régla la réparation ; je crois que le sentiment qui dominait, chez lui, c'est la satisfaction que le chat ne se fût pas écrasé sur une tôle lui appartenant, et aussi une certaine admiration pour la capacité du félin à “retomber sur ses pattes” et à s'en tirer sans rien d'autre qu'une bonne frayeur.

Lorsque j'ai entendu pour la première fois dire que le monde sera sauvé par quelques-uns, j'ai tout de suite pensé à mon père, bien sûr. En son absence, je crois beaucoup moins à une salvation possible.

Que puis-je dire de son enfance ? Si proche soit-il, n'est-on pas assuré de se tromper en parlant de l'enfance d'un autre ? Son père, et donc mon grand-père, Fernand, tenait le magasin de tissus. Bonne réputation, bonne clientèle. Le grand magasin “les Dames de France”, sur le port, se concentrait plutôt sur la confection et ne représentait pas une concurrence menaçante. Mon père était excellent élève en tout, y compris en gymnastique. J'ai eu l'occasion de voir quelques-uns de ces bulletins scolaires : impressionnant. Lorsque j'étais élève moi-même, certains “Frères des écoles chrétiennes” qui m'enseignaient l'avaient connu dans leur jeune temps et en gardaient un souvenir ému.

Vers ses quatorze ans, ce fut la cassure. Fernand jouait et courait les jupons. On m'a raconté aussi une histoire de trafic d'alcool, après la guerre. Il s'agissait de charger à Marseille des alcools de marque en provenance directe de la fabrique, et de les revendre aux débits de boisson de Monaco et des environs. Bénéfice assuré. Mais Fernand, trop bon client de ses clients bistrot, vendit la mèche publiquement. On se méfia de lui et il ne chargea plus rien à Marseille. Si bien qu'il finit par partir pour le Maroc, afin de se refaire une réputation (ou

plutôt de profiter, là-bas, de son absence de réputation établie). Il était supposé travailler pour les tuyaux “Bona” et envoyer régulièrement de l'argent à la maison, en bon expatrié. Je ne sais ce qu'il fit exactement. Entre-temps, le magasin avait été vendu. Ma grand-mère paternelle manquait d'argent pour nourrir la maisonnée. Un jour, un courant d'air cassa un carreau ; mon père se souvient d'avoir été particulièrement angoissé, ce jour-là, de savoir qu'on ne pourrait peut-être pas le remplacer.

Le magasin avait été racheté par l'un de ses fournisseurs, M. D., un grand tisserand du nord de la France, qui, pour éloigner un nommé Le M., l'un de ses gendres, jugé peu fiable et, lui aussi, buveur, l'y avait placé comme gérant. Et c'est en qualité d'apprenti que mon père, ayant interrompu ses études, fut engagé dans ce qui avait été le propre magasin de son père. Peu à peu, à force d'obstination et d'honnêteté, il parvint à gagner la confiance du propriétaire du magasin. Le gendre étant entre-temps décédé de façon peu reluisante, mon père s'offrit à racheter le magasin... à crédit, bien sûr, et avec une mise de fonds minime. Marché conclu, sous le signe de la sympathie et de l'estime bien plus que sous celui de la “bonne affaire” pour le vendeur.

Beaucoup de gens auraient pu l'admirer pour ce courage et cette ténacité... qu'ils ne soupçonnèrent pas un instant. Car la propriété du magasin étant passée de “Fillon père” à “Fillon fils”, il y avait toute apparence que le rejeton n'avait rien fait d'autre que recueillir l'héritage. Mon père fut ce faux fils à papa, ce self-made-man ayant toutes les apparences de celui qui décide de prendre la suite aussi naturellement que le cours d'eau suit sa pente. Pouvait-il détruire cette idée reçue dans la tête des gens ? Certes non ; il eût fallu pour cela se raconter, se mettre en valeur, encourager la dilatation de son ego. Ce n'était pas son genre. En quoi mon père n'appartenait pas à son époque, et moins encore à la nôtre. S'il fut connu pour ce qu'il faisait, il ne fut jamais reconnu pour ce qu'il était. Sa propre histoire avait écrit les termes d'un malentendu dont il ne pouvait que demeurer prisonnier, vivant péniblement – à l'instar des personnages de Pirandello - l'hiatus entre son vécu et ce qu'en avait fait le regard des autres. Il l'assuma avec longanimité, mais je n'ose écrire qu'il n'y eut pas de dégâts, tant le fond de son caractère était aux antipodes de toute forme d'insensibilité.

Durant mes années de Lycée, alors que je me frottai aux écrivains et philosophes de l'absurde, je me souviens d'avoir abordé avec lui la question du sens de l'existence, et de l'impératif moral pour chacun de bâtir sa propre vision de la question. Sa réponse fut, en substance, qu'il ne fallait pas trop réfléchir car les réponses ne pouvaient être que douloureuses, voire intolérables. Il avait bien compris les enjeux et se refusait à être de la partie.

Je crois que ces quelques mots consommèrent entre nous une sorte de divorce intellectuel. Mais même plus mûr, plus expérimenté, aurais-je pu, moi son fils, tenter une conciliation, c'est-à-dire l'entraîner sur des terrains où il ne voulait pas aller ? Sans doute pas. Quel bénéfice, d'ailleurs, en aurions-nous tiré, autre que celui de ma vanité personnelle ?

Il faut probablement associer ce renoncement au sens à son refus de toute passion extra-professionnelle. Enfant, comme beaucoup d'autres, je m'étais piqué de collectionner les timbres ; et je me souviens d'un livre de philatélie illustré dont l'avant-propos commençait par ces mots : "Dans la vie, il faut avoir un hobby". Longtemps, je me suis demandé pourquoi la vie de mon père s'inscrivait aussi résolument en faux contre cette affirmation péremptoire.

Je serais tenté de relier ce refus du loisir (qui n'est bien évidemment pas le simple repos) à un certain manque de curiosité, paradoxal chez quelqu'un qui était loin d'être un ignorant. Il y a quelques années, M. et moi avons décidé d'aller en Hollande voir l'exposition de l'ensemble des œuvres de Vermeer de Delft, réunies pour la première fois dans son Pays natal. La Hollande étant une destination proche et peu aventureuse, nous décidâmes d'emmener avec nous mes parents. Belle idée de les entraîner, eux qui ne voyageaient guère (j'y repense avec stupeur : mon père ne connaissait de l'Afrique que ce que lui avait appris son service militaire en Algérie, il n'avait jamais traversé l'Atlantique ni posé le pied en Asie). Aujourd'hui encore, je me dis que nous avons eu raison : qu'au moins mon père ait vu cela, avant de mourir. Mais sur le moment, impossible d'échapper à la déception : les villes, les canaux, la peinture du Maître de la lumière pulvérisée sur les visages des jeunes filles, et jusqu'aux bonnes tables indonésiennes que nous découvriions semblaient l'indifférer, tandis que les légères incommodités de la vie d'hôtel prenaient une importance incompréhensible à nos yeux. Moi qui, quelques années auparavant, avais fait l'un de mes voyages d'étudiant à La Haye presque uniquement pour contempler la "Vue de Delft" et essayer d'y retrouver le fameux petit pan de mur jaune qui avait tant bouleversé le Narrateur de *la Recherche* ! Mon émerveillement devant ce tableau (nous étions seuls à cette heure, mon ami et moi, dans la salle qui l'abritait et c'était presque le moment de fermeture du musée) me reste en mémoire aujourd'hui encore, bien qu'en réalité le "petit pan de mur jaune" n'existe pas : c'est une invention de Proust, créant par-dessus la création de Vermeer. Et j'ai bien oublié le confort souvent assez sommaire des Auberges de Jeunesse où nous logions.

Plus qu'une ambition précise pour moi, mon père avait une envie obsessionnelle : que les études que je ferais conduisent à des "débouchés". Le mot était rebattu à l'époque, il ne l'est plus aujourd'hui, peut-

être parce que l'évolution de la société l'a vidé de son sens. Hésitant après le baccalauréat entre sciences et lettres, m'étant accordé sans vouloir le dire une sorte d'année sabbatique partagée entre d'immenses lectures et la contemplation un peu intimidée d'une grande ville (Nice) dont je pouvais pour la première fois m'imprégner, je suscitai une mise au point paternelle dont résulta mon inscription en Faculté de droit. C'est bien connu : le droit mène à tout à condition d'en sortir. Cet aphorisme s'applique, du reste, à bien d'autres disciplines. Peu décidé, malléable – certain seulement de ne pas vouloir être professeur – je fus un étudiant plutôt appliqué, attentif à l'exigence de précision du vocabulaire juridique et jouant sans déplaisir le petit jeu conceptuel auquel nous conviaient les travaux d'application de nos cours. Aurais-je pu ou dû choisir une autre voie ? Il m'arrive de regretter les études littéraires que je n'ai pas faites ; ma consolation est de constater que trop souvent aujourd'hui l'enseignement de la littérature à l'université se laisse étouffer par une approche linguistique proliférante. On peut y perdre de vue ces deux fondamentaux que sont le plaisir et l'enrichissement personnel, alors que je les sais présents, fidèles au rendez-vous, chaque fois que j'ouvre pour mon seul "usage non utilitaire" un livre que j'ai choisi. En quelque sorte, ma passion de la lecture s'est développée contre mon père. Son intensité et sa constance n'ont peut-être pas d'autre origine.

De par leur activité professionnelle, mes parents connaissaient beaucoup de gens "de vue" et certains par leur nom. Mais ils n'avaient guère d'amis, si ce n'est un couple avec qui nous allions souvent, le dimanche, au restaurant dans l'arrière-pays. Ils fréquentaient peu leur famille sauf à l'époque lointaine où mes grands-parents étaient encore en vie. Mon père craignait la famille et mettait sa méfiance sur le compte d'un oncle impécunieux et joueur lui ayant emprunté un jour une assez forte somme. "C'est une prime d'assurance", disait-il, avec un cynisme un peu forcé dont je me dis aujourd'hui qu'il dissimulait sans doute une vieille blessure. "Il ne me rendra jamais l'argent, mais j'ai au moins la certitude qu'il ne reviendra pas m'en demander d'autre". Plus tard, j'ai pensé à mon père en lisant sous la plume de Paul Valéry le récit anecdotique de sa rencontre avec Joris-Karl Huysmans. Arrivant dans son bureau, l'auteur de "Monsieur Teste" avisa deux grands dossiers dans lesquels était classée toute la correspondance de son hôte ; sur l'un était écrit en grosses lettres "Tapeurs", sur l'autre "Raseurs". J'ai pensé que mon père eût approuvé cette taxinomie. Mais pour l'enfant trop seul que j'étais, la fréquentation presque exclusive de mes parents avait certainement contribué à me donner de fausses clés pour le monde des adultes.

C'est dans les premiers mois de 1998 qu'il commença à se plaindre de douleurs dans le dos.

Auparavant, lui, buveur symbolique et fumeur repenté depuis des lustres, avait subi un pontage coronarien. Ce genre d'opération n'est pas une partie de plaisir, mais de nos jours c'est à peine plus qu'un bras cassé, du moins peut-on le croire. Au bout d'un mois il était sur pied, au bout de deux ou trois il était redevenu "comme avant". A une nuance près, cependant, et c'est plus qu'une nuance : toute sa passion pour le travail avait disparu. Il avait décidé de prendre sa retraite ; rien ne l'aurait fait changer d'avis là-dessus. La retraite, pour quoi faire ? Question sans réponse, toutefois accompagnée de l'achat d'une Opel Vectra, voiture dotée d'un coffre arrière classique faisant bon accueil aux bagages mais interdisant toute livraison de literie ou d'objets encombrants. La page était tournée. C'est durant cette période que se situe l'épisode du voyage en Hollande. Mes parents allaient et venaient, ils affirmaient souvent "faire des courses", ce qui, à vrai dire, remplissait peu leurs journées. Peut-être mon père avait-il voulu considérer, après tant d'années d'agitation professionnelle, qu'atteindre enfin une longue plage étale de temps était une juste récompense. Il ne semblait pas, en tout cas, se plaindre d'une situation dont, de mon côté, je déplorais la stérilité. Mais, en somme, ce n'était pas mon affaire.

Mon père faisait-il partie de ces gens qui, ayant travaillé toute leur vie, acceptent très mal de passer un beau jour au statut d'inactifs ? C'est possible ; mais, à la différence du salarié "atteint par la limite d'âge", il avait, lui, fait choix de son moment et voulu qu'il anticipe sur l'âge prévu par la loi. N'empêche qu'il n'avait pas réussi – je crois pouvoir le dire – à recréer des points d'ancrage pour sa nouvelle vie. Il était entré dans une sorte de déshérence, qui n'est pas l'origine de sa maladie – ce serait là une simplification outrancière – mais qui avait rendu son organisme plus vulnérable.

Son mal au dos l'empêchait de dormir. On consulta un ostéopathe de nos amis qui – grâce lui soit rendue – jugea que le cas ne relevait pas de sa juridiction et ne fit absolument rien d'autre que conseiller une consultation de diagnostic. Scanner puis IRM rendirent leur verdict : lymphome. Chances de survie : 50-50. C'est ce que vous diront les médecins, du moins lorsque vous êtes concernés. La lucidité vous fera lire : 80-20. Le plus gros pourcentage pour l'issue fatale, bien sûr.

Nous sommes dans un monde où l'on peut difficilement vivre et en tout cas pas mourir tranquilles. Le diagnostic de lymphome emporte prescription de traitement par chimiothérapie. Vouloir ou ne serait-ce qu'envisager autre chose relève de la non-assistance à personne en danger. On vous l'a dit, un point c'est tout. Chimiothérapie il y eut donc, à l'Hôpital de l'Archet, sur les collines niçoises. Un énorme jeu de Lego coloré, au-delà des grands immeubles de luxe avec "vue imprenable sur la Promenade des Anglais" et du saupoudrage

pavillonnaire qui débute dès les premières pentes du nord de la ville. Tel que je le comprends, le principe de la chimiothérapie est simple : il s'agit d'empoisonner la maladie avant qu'elle n'empoisonne le malade et sans empoisonner celui-ci. Si la dose est trop forte, c'est le malade qui meurt ; si elle est trop faible, c'est la maladie qui ne meurt pas et finit par tuer le malade. C'est dire combien les choix thérapeutiques sont délicieux ! Le malade "sous chimio" vit au rythme de ses cycles de produits et du répit qu'ils peuvent lui laisser. Certains jours, la fatigue semblait s'atténuer et nous nous laissions aller : nous pensions tout haut à un possible *après*. Voulant aller aux toilettes, mon père est tombé plusieurs fois. Une fois nous étions là, et nous l'avons, à deux, soulevé et recouché à grand-peine. Même amaigri, il était très lourd. Son état d'inconscience avait relâché ses muscles et le rendait plus difficile encore à mouvoir. Je me souviens d'avoir pensé à cet instant à ce que disent les récits de guerre de la terrible lourdeur des cadavres.

Moments extrêmes, heure de vérité. La pudeur qui nous empêchait – nous, tout à la fois hommes et fils de la grande Méditerranée – de nommer les sentiments a cédé devant l'imminence de l'irréversible. Nous nous sommes dit que nous nous aimions. Je n'en ai, pour ma part, jamais douté, mais c'était sans doute une forme de rite de passage.

Quelques jours après, la réanimation pour "traitement mal toléré". Qu'est-ce qui fait le plus mal : le traitement ou la maladie ? Perfusions, pousse-seringue : les médicaments se sont effacés devant la morphine. Quelque chose me susurre qu'on aurait peut-être dû commencer par là. Autour du lit les écrans verts et orange montrant le rythme cardiaque. Il ne m'entend plus, ne me voit plus. Le sifflement de l'air dans le respirateur enfle puis se réduit ; et il y a l'anxiété de se demander si le silence ne va pas se faire cette fois-ci, si le pinceau lumineux sur l'écran ne va pas s'aplatir. Le personnage principal de cette scène mortuaire est la machine ; l'homme, comme tous les figurants, est interchangeable. Quelques heures plus tard, la machine vivra encore et ce ne sera plus mon père. Entre deux réparations et au moment où j'écris ces lignes, la machine est certainement encore à l'œuvre, conçue pour survivre à ceux qui meurent.

La mauvaise nouvelle se préparait, nous étions assis à la table d'un café improvisé consistant en une caravane sur un bout de terrain vague de l'autre côté de la route. N. est la messagère, elle revient du service avec la mauvaise nouvelle : "C'est fini". Un moment plus tard, le Docteur T. traverse et vient nous parler. Ni pitié ni raideur. Pas de langue de bois non plus : un ton difficile à trouver et qu'il trouve. Un langage d'homme, sans doute au plus juste de ce que les hommes ont pu trouver devant la mort. A ce médecin qui avait choisi une spécialité peu

gratifiante – il vaut mieux réparer les jeunes genoux malmenés par le ski et fanfaronner : “Ménagez-vous, voyez le kiné deux fois par semaine, et l’an prochain vous serez encore meilleur sur les noires” - nous avons toujours su gré de sa délicatesse..

Plus tard, au reposoir de l’hôpital Pasteur, ce grand bâtiment moderne attenant à l’église baroque écorchée de son crépi, ce n’était plus lui. Dépouillement du lieu, pièces sonores, ambiance glacée. Je crois que mon père ne se ressemblait que par les yeux, non par les traits du visage. L’heure du dernier au revoir était passée avant que le cercueil ne soit cloué. Même annoncée, la mort est d’une horrible rapidité. Surtout lorsque la médecine la confisque à la famille et vous impose le vide affectif avant le néant. Plus tard, ayant vu le film “les Invasions barbares”, j’ai pris pleinement conscience de ce que pouvait être une mort chaleureuse : dans un lieu chargé de beauté, d’émotion, entouré de personnes affectionnées. Comme tant d’autres de nos jours, la mort de mon père montre l’exemple à ne pas suivre. Perdu l’espoir de la guérison, ne pourrait-on instituer un droit au retour chez soi par lequel celui qui s’en va comme ceux qui demeurent prépareraient un événement redevenu une affaire familiale, comme il le fut pendant des siècles ? Je m’égare, bien sûr, et je songe en même temps que ce n’est pas de mon père que j’ai hérité cette tentation récurrente de la naïveté. Mais peut-être m’y a-t-il induit, par son goût constant de la simplicité.

Autre dépossession de la mort : celle du vieux curé de la paroisse (un remplaçant, en fait) auprès de qui il a fallu insister pour que je puisse prendre la parole. Je voulais atténuer le côté bureaucratique de la cérémonie qui se préparait ; dire en quelques mots l’empreinte qu’il avait laissée à son fils et celle qu’il laisserait sans doute à ceux qui, l’ayant connu, se rendraient à la cérémonie. Je l’ai fait, les yeux fixés sur mon papier, sans regarder l’assistance et en tentant d’oublier le sens de mes propres paroles, pour ne pas me laisser submerger par l’émotion. J’ai parlé de son ambition d’être simplement “un juste”. Un juste inquiet, ai-je ajouté par allusion à la phrase de Romain Gary, car le sommeil du juste est troublé par des préoccupations morales que seuls les injustes peuvent ignorer. Je crois qu’il était important de rendre publiquement hommage aux valeurs morales qu’il avait faites siennes toute sa vie durant.

Les quelques jours qui ont suivi sa mort, j’ai eu peur pour lui. Peur de l’injuste rétribution. Si je ne crois pas en l’au-delà, à la balance qui pèse les âmes pas plus qu’au grand saint Pierre huissier du paradis, je puis par contre redouter que la mort ne soit pas le terme de la souffrance. Pourquoi le serait-elle, au fond ? Qui nous garantit le bienheureux Néant de l’après ? L’Enfer peut bien exister, sans le Ciel. Si je fais le vœu qu’il repose en paix, ce n’est pas que j’attende pour lui un bonheur quelconque ; mais que l’on soit sûr au moins de

disparaître vraiment en quittant les siens. Qu’il n’y ait pas d’âmes errantes, maudites au hasard. La justice, les valeurs morales que l’on pratique en ce monde ne veulent pas de récompense ; elles attendent seulement la fin de la douleur avec la fin de la vie.

Ma crainte pour mon père a fini par se dissoudre, faute de preuves. Le temps conforte ma conviction qu’il n’est plus présent que dans la mémoire de ceux qui l’ont connu. C’est un moindre mal, c’est le mieux que je puisse lui souhaiter comme il l’aurait sans doute fait lui-même.

Reste une autre trace qu’il a laissée : moi. Rien de plus malaisé que le compte de la dette à l’égard de ses parents. J’irai vite. Ce qui nous sépare, c’est notre enfance : autant la sienne fut inquiète et perturbée, autant la mienne fut préservée. Trop sans doute : j’étais à la limite du repliement complet sur moi-même. Mais cela, je le sais aujourd’hui, ce n’est pas seulement à lui que je le dois, c’est aussi à mes inclinations, dont il n’est pas responsable. A l’inverse, je lui suis redevable d’une conviction au moins qui me suivra longtemps, contre vents et marées, et même contre la démonstration contraire que la vie m’apportera si elle ne l’a déjà fait : il croyait, et je crois aujourd’hui après lui et – serais-je tenté d’écrire – à sa place que l’intelligence est indissociable d’une certaine bonne foi et que le tout conduit à une forme de sagesse et à une possibilité de paix entre les hommes. Une croyance, à proprement parler, absolument folle.

J’aime savoir qu’il repose aujourd’hui dans une *concession à perpétuité*, illustration du droit exorbitant encore conféré naguère à certains citoyens de s’approprier l’espace public *pour les siècles des siècles*. L’ancienneté des familles a du bon ; si la nôtre avait été novice en matière de décès dans la Commune, on nous aurait tout au plus pourvu d’une concession trentenaire. Mais il n’est pas de morts provisoires; et j’apprécie l’idée d’un lieu définitif où mon père “sera la terre”, pour reprendre l’expression de Valéry. On a pourtant démenagé ou supprimé bien des cimetières... Mais, moi qui n’ai pas le fétichisme des morts, le fait me choque : de quel droit les agités de vivants que nous sommes peuvent-ils astreindre au mouvement ceux qui, l’ayant cessé, sont aujourd’hui les seuls maîtres de l’immobilité ?

Est-on assuré d’avoir quelque chose à dire sur la mort ? Et, plus encore, sur la mort de son propre père ? Cocteau disait que tous les enfants sont poètes, sauf Minou Drouet. Peut-être que pareillement tout le monde a quelque chose à dire sur la mort, sauf ceux qui passent à l’acte d’écrire sur ce thème.

A LA FÊTE AU BOIS

Par Inès IGIER-PASSET

*Petite comptine un brin coquine
Troussée naguère avec ma mère
(cela se passe en 1900)*

On y voit le général
Au bras de son caporal.
Honni soit qui mal y pense
Puisque c'est son ordonnance.

A la fête au bois (bis)

Y volent blanches cornettes
De nonnettes en goguette.
Se sont offert pour deux sous
Un quart de caramels mous,
Et puis quelques roudoudous.

A la fête au bois (bis)

Y passe le tabellion
Qui, par-dessus son lorgnon,
Guigne son saute-ruisseau
Un mignonnet damoiseau.

A la fête au bois (bis)

S'y promènent des pioupious,
Et que font ces tourlourous ?
Ils vont vers les balançoires
Dans l'espoir d'apercevoir,
Dessous les froufrous soyeux,
Quelques petits entre-deux.

A la fête au bois (bis)

Au stand de tir on peut voir
Un clergyman tout en noir.
Il tire à la carabine
Et son coup sûr assassine
Une pauvre pipe en bois
Qui était là de guingois.
Il n'est pas seul à tuer
Puisque sa sœur Zénaïde,
De son œillade, trucide
Le beau forain désarmé.

A la fête au bois (bis)

Sous son chapeau à aigrette,
Ronde comme un cantaloup,
Pensant à son bourdaloue,
Se retient la sous-préfète.
Elle maudit son mari,

Ce diable de Jean-Henri
Qui se perd en ronds de jambes,
Vu qu'il est encor ingambe.

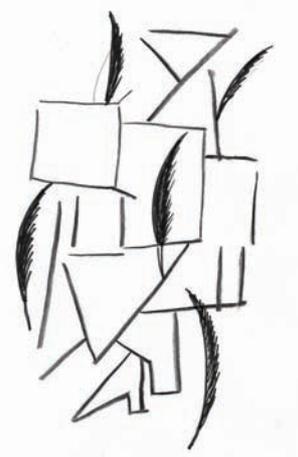
A la fête au bois (bis)

Suivis d'Ela, de Lia,
Isaac et Rebecca
Traversent le champ de foire
Pour aller au consistoire.
Mais bien trop à Jehovah,
Ne voient pas que leur Lia,
Qui n'est plus une fillette,
Jouant à pousse-palette,
A relevé son jupon,
Découvrant ses cuisselettes
Que gaine son pantalon.
Fort ému, cousin Ela,
Lui qui songe au rabbinat,
S'en prend à ses "cadenettes".

A la fête au bois (bis)

La soutane effervescente,
Y va monsieur le curé.
Mais la lecture édifiante
De son bréviaire latin
Ne retient cet égaré,
Car il pense qu'au matin,
Sortant de ce pince-fesses,
Y'aura du monde à confesse ...

A la fête au bois (bis)



MARIE BONAPARTE, PRINCESSE DE GRÈCE (1882-1962)

Par Flore RICHELMY BONNET

Celle qui aimait se dire “la dernière Bonaparte”, était née à Monaco le 2 juillet 1882. Son père Roland, petit-fils de Lucien Bonaparte, frère de l'Empereur, dans l'obligation de quitter la France en tant que Napoléonide, s'était installé dans la Principauté. Il y avait connu et épousé Marie-Félix Blanc, fille de François Blanc, fondateur de la Société des Bains de Mer de Monaco, dont la fortune était considérable.

Avant d'accorder la main de sa dernière fille à un “étranger”, le père s'était renseigné à son sujet et n'avait eu qu'à se féliciter du choix de Marie-Félix. Polytechnicien de formation, anthropologue éminent, le prince Roland Bonaparte avait étudié avec un égal bonheur la botanique, la photographie, la géographie. Sans parler de son amour pour les livres, véritable passion dont héritera sa fille.

En attendant des jours meilleurs, Roland devra confier le bébé nouveau-né, qui a coûté la vie de sa mère, à des étrangers. Plus tard, il se penchera sur les études de Marie, dont la soif de connaissance est grande.

En âge de se marier, elle rencontrera un prétendant sérieux, Georges, prince de Grèce et de Danemark, deuxième fils du roi des Hellènes. Leur union sera célébrée le 22 novembre 1907 à Athènes et deux enfants ; Pierre, puis Eugénie, viendront bientôt réjouir les époux. Toutefois, Marie et la famille toléreront toujours un ami très intime aux côtés du prince.

A l'époque, la jeune femme s'ennuyait ferme, et, pour se distraire, empruntait souvent à la riche bibliothèque paternelle des ouvrages d'érudition. Roland, qui s'était fait construire un hôtel particulier avenue d'Iéna à Paris, y avait installé avec soin ses livres.

C'est alors qu'elle veillait son père dans les derniers jours de sa vie, que Marie aura l'occasion de lire l'Introduction à la Psychanalyse de Freud. Ce sera pour elle une sorte de révélation. Elle qui, au cours de ces années, avait poussé ses investigations vers l'intelligentsia de son temps, voudra s'approcher du Maître. Lui hésitera à recevoir “cette princesse”, mais, enfin, la rencontre aura lieu. Elle découvrira en lui le père qu'elle attendait, et aura la satisfaction d'en être analysée et ne quittera l'Autriche qu'en 1926. C'est à partir d'alors qu'elle mettra énergie et fortune au service de la cause embrassée avec élan.

Dès son retour, elle deviendra cofondatrice de la Société psychanalytique de Paris. C'est le 4

novembre 1926, qu'en acceptant cette charge, elle offrira à ce futur Institut, un local, boulevard Saint-Jacques.

C'est à elle qu'on devra le sauvetage de Freud et des siens. En 1938, elle le convaincra de quitter l'Autriche pour l'Angleterre. En gagnant ce lieu propice, le Maître ne manquera pas de s'arrêter auprès de Marie, dans sa propriété de Saint-Cloud. Cette halte date du 5 juillet 1938. Freud, qui mourra le 13 septembre 1939, pourra, grâce à Marie, reprendre ses études habituelles pendant plus d'un an.

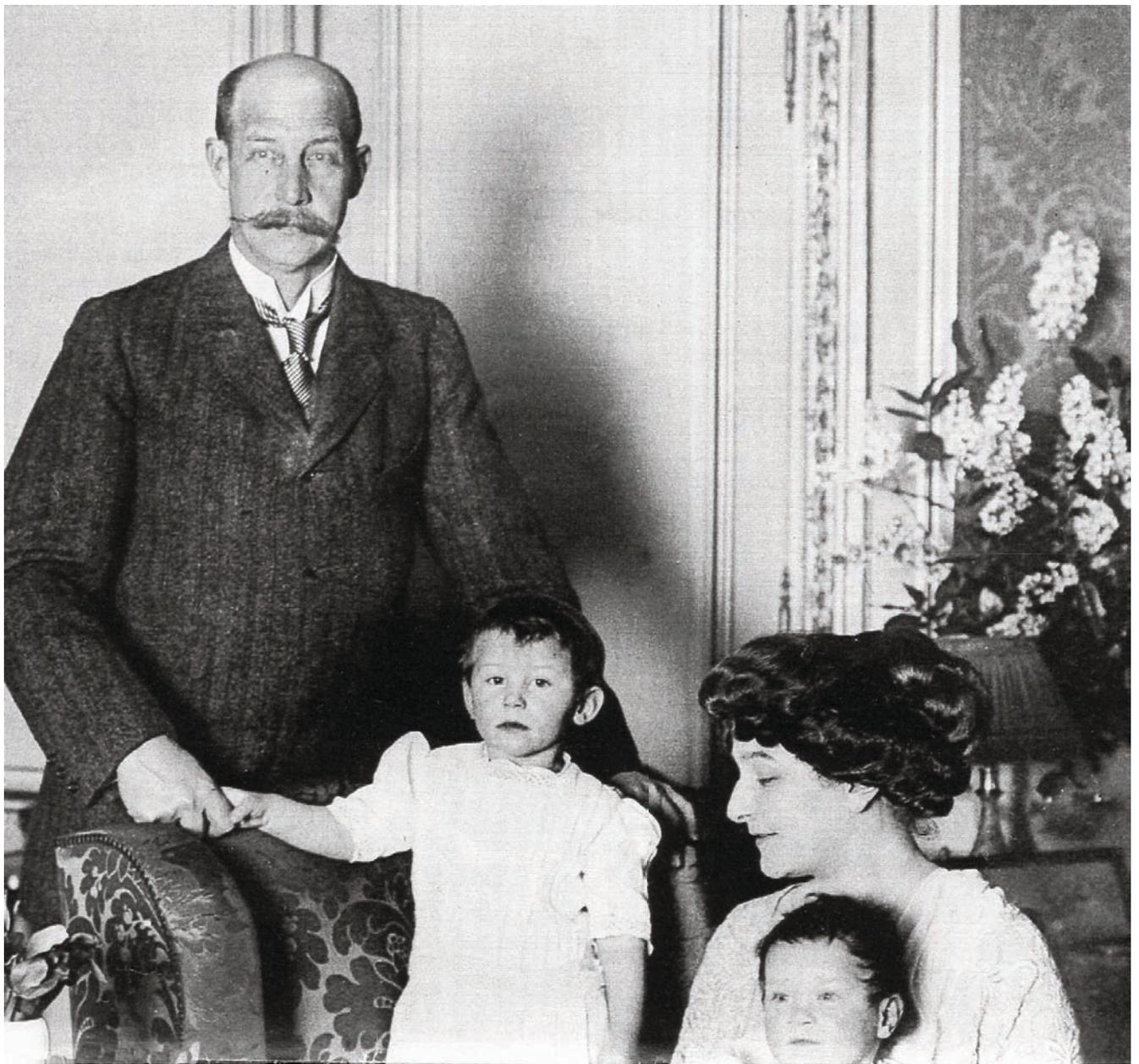
Elle assistera auprès des siens, aux funérailles de celui qu'elle vénérât et continuera à fréquenter Anna, la fille que Freud avait à ses côtés et qu'il avait même analysée.

Marie Bonaparte en costume traditionnel grec.



Marie Bonaparte.





Marie Bonaparte, le prince Georges et leurs deux enfants, Pierre (1908-1980), Eugénie (1910-1989).

A Paris, elle poursuivra l'œuvre commencée et se tiendra à la disposition de ceux qui se confiaient à elle pour être analysés.

Durant l'occupation allemande, la Société psychanalytique avait fermé ses portes. Toutefois, un groupe d'étudiants en psychologie de la Sorbonne avait été heureux de découvrir, 137, Boulevard Saint-Germain, une sorte de succursale de la Société, ce qui leur avait permis de poursuivre les études commencées.

Leur surprise avait été grande, quand Marie Bonaparte elle-même, était venue y faire trois cours. C'est le 31 janvier, les 2 et 5 février 1940 qu'elle leur parla de l'Interprétation du rêve et de son étude. Son auditoire avait écouté attentivement celle qui les avait entretenus du contenu des rêves et des sources qui les alimentent.

Elle poursuivra ses recherches et ne manquera pas de s'intéresser à ce qui avait un rapport à Freud, aux analyses, et aux analysés.

L'apport de Marie Bonaparte à la diffusion de la psychanalyse est prodigieux. Elle continuera à œuvrer dans ce domaine jusqu'en septembre 1962, date à laquelle, entourée de sa fille Eugénie, elle s'éteindra.

Incinérée à Marseille, ses cendres seront ramenées à Tatoi, dans le caveau où Georges l'avait précédée. Marie Bonaparte ne doit-elle pas être rappelée comme l'Impératrice de la Psychanalyse, un titre plus que mérité ?

15

LA PETITE FILLE AU CHAPEAU DE PAILLE (conte)

Par ENAÏRA

Il était une fois une petite fille, presque un ange, sous un grand chapeau de paille blond qui recouvrait ses cheveux d'or. Sa bouche était une fraise rouge au milieu de son visage, faite pour donner des baisers. Ses yeux timidement baissés révélaient une grande sensibilité et un penchant pour la rêverie. Sa robe en patchwork avec des volants partant du corsage habillait son corps menu. Ses petites ballerines noires ne reposaient pas sur le sol. Elle était née ainsi entre ciel et terre. Était-ce les deux ballons accrochés à son chapeau ou ses petits bras en forme d'ailes qui la mettaient ainsi en apesanteur ? Le soleil éclairait son chemin et les oiseaux qui la suivaient lui faisaient comme une traîne de mariée. Devant elle, les fleurs annonçaient sa venue avant de s'écarter sur son passage. Légère petite fille née à la vie, quel sera ton destin ?

À chacun de ses pas s'élevait une note de musique et cela formait une phrase musicale qui se répétait *la mi, la mi, l'ami !* et crescendo *la do ré, la do ré, l'adoré !* Ainsi appelait-elle le Prince Charmant dont elle avait entendu dire le plus grand bien. Les oiseaux reprenaient en cœur le refrain et suivaient la fillette joyeusement. Le Prince habitait la forêt voisine et s'y promenait sur son grand cheval blanc. On avait mis en garde la fillette de ne pas traverser cette forêt car de nombreux petits enfants s'y étaient perdus. On prétendait qu'elle les envoûtait et les retenait prisonniers. La forêt était maintenant à deux pas et les arbres faisaient des révérences à la petite fille. Elle s'arrêta de chanter pour entendre le murmure du vent dans les feuillages. Comme les arbres avaient de grands bras ! Comme leur chevelure était épaisse ! Comme leurs yeux étaient profonds et mystérieux ! L'un d'eux fit un geste du bras pour l'inviter à entrer. Elle était fascinée. Oubliant tout ce qu'on lui avait dit, elle pénétra dans la forêt si accueillante...

Elle s'avança en chantonnant *la do ré* et la forêt se referma derrière elle. Elle ébaucha quelques pas de danse et fit une pirouette. Les arbres se mirent à tourner autour d'elle de plus en plus vite et la tête lui tournait. Progressivement le mouvement se ralentit et s'arrêta. Elle se sentait ivre et s'agrippa à une branche d'arbre pour ne pas perdre l'équilibre. Mais *pouah* l'arbre transpirait et la main de la petite fille devint toute collante. Elle ne savait pas que les arbres transpiraient de la résine. Mais elle n'allait pas rester collée à cet arbre. Elle essuya sa main à sa jolie jupe et regarda autour d'elle, à gauche, à droite, devant, derrière et ne vit rien d'autre que la forêt. Elle dut se rendre à l'évidence qu'elle était perdue. Des larmes coulèrent sur ses joues roses et tombèrent sur le chapeau d'un gros champignon.

- Comme c'est agréable d'être arrosé par une charmante jeune fille.

- Monsieur le champignon, je ne vous connais pas et vous pourriez enlever votre chapeau avant de m'adresser la parole.

- Hélas mademoiselle, je ne peux pas enlever mon chapeau.

- Pourquoi ?

- Parce que, sans mon chapeau, je ne suis qu'un pied !

- Vous n'êtes qu'un pied ? Mais vous avez perdu la tête ?

- Je n'ai pas de tête.

- Pour travailler on m'a dit qu'il fallait avoir toute sa tête. Mais vous, alors, vous travaillez du chapeau ?

- On peut le dire comme ça. Et toi pourquoi as-tu un chapeau ?

- C'est pour me protéger du soleil.

- Dans une forêt, on voit rarement le soleil. On n'en voit que des reflets.

- Mais là où je vivais avant d'entrer dans la forêt il y avait beaucoup de soleil.

- Dis moi, à quoi ressemble le soleil ?

- Regarde mes cheveux. Et bien le soleil brille encore plus.

- Ce doit être très beau un soleil qui brille...

- Quel chemin dois-je prendre pour sortir de la forêt ? Je me suis perdue.

- Moi je ne me déplace jamais, mais je sais qu'il y a une source pas loin. C'est déjà humide ici, c'est pour cela que je m'y sens bien. Suis mon amie la mousse qui va jusqu'à ce cours d'eau.

- Merci mon bon champignon.

- Bonne route jolie jeune fille.

La fillette quitta le champignon et se remit à marcher. Il commençait à faire nuit. Les oiseaux se juchaient aux faîtes des arbres. Les pas de la petite fille devenaient lourds et l'on n'entendait que le *sol, sol, sol* vibrer sous ses pieds. Elle se sentait seule et fatiguée. Quelques animaux à fourrure lui frôlaient de temps en temps les jambes. Elle essaya de les suivre, mais ils couraient trop vite. Enfin elle vit un magnifique coussin de mousse qui se prélassait au bord de la source. Elle avait soif et prit dans ses mains l'eau précieuse qu'elle fit couler dans sa gorge. Ensuite, épuisée elle se blottit contre la mousse.

- Petite fille, fais attention de ne pas écraser ma permanente, mes cheveux sont ma seule parure.

- Pardon. Comme vous avez de beaux cheveux frisés. C'est mon rêve. Les miens sont à peine ondulés.

- J'en prends soin et ils frisent d'autant plus que le sol est humide.

- Vos cheveux cachent votre tête.

- Je n'ai pas de tête.

- Ah vous non plus vous n'avez pas de tête ? Mais où sont vos pieds ?

- Je n'ai pas besoin de pied. Je repose à même la terre et je ne suis que des cheveux et j'ai même un cheveu sur la langue qui m'empêche de dire *je veux*, alors je dis *cheveu* !

- Vous êtes cheveu jusqu'au bout de la langue ? Mais voulez-vous bien que je me repose sur votre chevelure épaisse ?

- *Cheveu, cheveu !*

- Merci.

Et la petite fille s'endormit profondément. Le lendemain à l'aube les premiers rayons du soleil jouaient avec les plus hauts feuillages et les oiseaux commençaient à gazouiller. La petite fille se réveilla, s'étira et bailla pour expulser les derniers restes de sommeil. Elle était de bonne humeur. Elle appela *maman*, mais seul un écho lui répondit et quelque grognement d'ours mal léché. Elle se rappela ce qui lui était arrivé. Cela la laissa pensive. Un ver de terre rampait à ses pieds. Elle l'attrapa et l'enroula autour d'un de ses doigts, mais le ver ondula et d'un coup se dégagea.

- Petite fille, rends moi ma liberté. Mes anneaux ne sont pas faits pour tes doigts. En revanche ils m'aident à me déplacer facilement.

- Ne faites pas la tête, vous êtes retombé sur vos pieds !

- Façon de parler !

- Oui car où sont votre tête et vos pieds ? Je ne les vois pas.

- Cela n'a pas d'importance. Tu m'entends ?

- Oui, cela n'a pas d'importance *la mi, la mi, l'ami.*

- En revanche je peux te donner un tuyau si tu veux rencontrer le Prince Charmant. Il amène son cheval boire à la source. Mais il faut avoir de la patience, beaucoup de patience car il ne vient qu'à la tombée du jour.

- Que vous êtes gentil, mais le temps va me paraître long et j'ai faim.

- Pas loin d'ici il y a des fraises, des mûres et des framboises sauvages.

- J'adore les fruits des bois. Je vais me mettre tout de suite à leur recherche. Merci ver de terre.

- Bon vent.

La petite fille se mit en quête de fruits des bois. Elle chercha les fraises cachées sous leurs feuilles et un peu plus en hauteur les framboises et les mûres. Cela sentait bon, l'air en était parfumé.

La petite fille avait retrouvé son insouciance. Elle était en train de faire un excellent petit-déjeuner tout en chantonnant quand elle sentit sur sa main comme une piqûre. Surprise, elle cria.

- Aïe, aïe !

- N'aies pas peur petite fille, c'est moi la petite araignée bleue et je veux t'aider. J'ai entendu dire que tu voulais rencontrer le Prince Charmant et le séduire. Je peux tisser pour toi la plus belle robe de toile jamais vue. La texture en sera si fine et aérée qu'elle laissera passer chaque molécule de ton parfum qui enivrera le Prince et le rendra amoureux. Mais pour cela il ne faut plus bouger afin que je puisse réaliser mon ouvrage.

- Mais que va devenir ma robe en patchwork ?

- Regardes, tu l'as tachée en t'essuyant les mains. Nous la mettrons dans un petit filet de maille que je vais

confectionner aussi, car elle pourra te servir, après l'avoir lavée, pour aller à la campagne.

- Moi je l'aimais bien. Elle était colorée et pleine de volants. De quelle couleur sera ma nouvelle robe ?

- Elle sera faite de fils d'argent et tu brilleras comme un diamant.

- Plaira-t-elle au Prince ?

- C'est toi qui plairas au Prince dans cette robe. Elle sera un écrin pour ton corps et pour ton âme. Alors maintenant tiens-toi tranquille, que je commence à filer. Cela prend du temps. Et pendant ce temps tu peux chanter.

- *la do ré, la do ré, l'adoré !*

La petite araignée bleue travailla toute la journée et la petite fille eut une patience d'ange. Elle chantait de tout son cœur. Les oiseaux virevoltaient au-dessus de sa tête. Les animaux de la forêt rôdaient autour d'elle. Ils n'avaient jamais vu un tel spectacle. La petite fille rayonnait de bonheur et la petite araignée bleue était plus laborieuse que jamais. La robe était presque terminée quand un bruit de galop se fit entendre. C'était le Prince sur son cheval qui arrivait. La petite araignée bleue piqua un dernier point, *aïe !* et le Prince apparut. Il était jeune et beau. On le disait riche. La petite fille avait gardé son chapeau de paille à partir duquel la toile délicatement filée tombait souplement, servant tout à la fois de voile et de robe à la fillette. La lune qui s'était levée dans un coin de ciel accentuait les reflets argentés de la robe. Tous les sens du Prince furent accaparés par la jeune fille. Car en un jour la fillette était devenue une jeune fille troublante. Son odeur subtile, ses yeux clairs et sa voix sublime enchantèrent le Prince. Celui-ci envoya son cheval ailé décrocher la lune pour en faire une bague à sa belle et la mit au doigt de la jeune fille. Alors elle interpréta un *fado, fa do, fa do !* Des larmes de bonheur perlaient dans ses yeux tandis que les joues du Prince prenaient la couleur rouge baiser des lèvres de la jeune fille qui resta désormais dans la forêt à ses côtés. Ils eurent beaucoup d'enfants qui entendirent la voix claire de leur maman faire de cette histoire le *récit, ré si, ré si...*

enaira@libello.com



Dessin

de Francine Carpentier

CONFUSIONS

Par Alain PASTOR

Librement adapté de *La Confusion des sentiments*, œuvre de Stefan Zweig, ce texte aurait pu constituer la première partie de ma pièce *Petropolis 1942* ou *La Dernière nuit de Stefan Zweig* (Ed. de l'Harmattan).

Nous sommes à la fin du XX^e siècle dans une petite ville du centre de l'Allemagne.

La scène représente un salon meublé de façon sommaire, deux fauteuils, une table basse sur laquelle est posé un échiquier. Des livres dispersés çà et là. Debout, tournant le dos à la porte, un livre ouvert à la main, le Professeur semble lire. La cinquantaine, allure austère ; à l'entrée du jeune homme, il ne se retourne pas et continue sa lecture ; long silence. Durant les premières répliques, le Professeur conservera cette attitude.

LE PROFESSEUR, *d'un ton glacé* : Vous êtes en retard !

LE JEUNE HOMME : Oui, je...je suis désolé.

LE PROFESSEUR : Nous étions convenus de nous retrouver à dix heures, n'est-ce pas ?

LE JEUNE HOMME : C'est vrai.

LE PROFESSEUR : Bien ! Donc, si vous portez toujours au poignet droit ce bracelet montre, à la détestable couleur kaki, vous devriez savoir qu'il est exactement huit heures passées de vingt trois minutes.

LE JEUNE HOMME : J'ai oublié ma montre ! En fait, je suis allé prendre un bain dans la rivière et je l'avais retirée ; ensuite, je n'avais pas le temps de la récupérer dans ma chambre.

LE PROFESSEUR : Evidemment ! Un bain dans la rivière, dites-vous ? De si bonne heure ! (*Ironique.*) Quel courage ! L'eau était bonne ?

LE JEUNE HOMME : Oh, oui ! Un peu froide au début, mais on se sent vite revigoré après qu'on s'est baigné.

LE PROFESSEUR : Je vous crois volontiers. L'exercice physique est excellent pour la santé ; et la Faculté prétend qu'un bain matinal ne peut offrir que des bienfaits. Ecoutez bien ce qu'en disait mon excellent ami le Professeur Schmidt ; vous verrez, il s'agit d'un cheminement intéressant. (*Prononcé*

comme un cours magistral.) Le froid va provoquer, au niveau des vaisseaux, une vasoconstriction suivie d'une vasodilatation ; celle-ci va conduire à la stimulation de vos neurones, c'est-à-dire à l'éveil de toutes vos capacités, à l'excitation de vos sens et, disons, de tous vos organes. Ainsi conditionné votre corps sera fin prêt pour l'action. (*Bref silence.*) Vous avez dû voir ma femme ?

LE JEUNE HOMME, *gêné* : Euh...où ?

LE PROFESSEUR, *naturel* : Mais à la rivière ! Elle a l'habitude de s'y baigner entièrement nue.

LE JEUNE HOMME : Je...

LE PROFESSEUR : Je n'ai pas très bien compris votre réponse.

LE JEUNE HOMME : Vous savez, j'ai fait vite ; le temps du bain puis celui du séchage, forcément un peu long ; après, me doutant de mon retard, j'ai dû courir car je me faisais une joie à l'idée de reprendre les cours avec vous.

LE PROFESSEUR : Voilà qui est très aimable et je vous en remercie, mais vous ne répondez pas tout à fait à la question posée.

LE JEUNE HOMME, *incertain* : Non...Non, il n'y avait personne dans la rivière.

LE PROFESSEUR : Mon jeune ami, comme vous me décevez ! Je devine votre visage empourpré qui trahit l'embarras dans lequel ma question vous a plongé. (*D'une voix douce mais menaçante.*) Ce doux visage qui nous émeut par sa jeunesse et sa candeur, mais dont les traits charmants s'exercent déjà, oh ! encore avec maladresse, à la dissimulation. (*Brutal.*) Bon sang ! est-ce si compliqué de dire la vérité ?

LE JEUNE HOMME, *inquiet* : Euh... c'est-à-dire que sur le chemin du retour, j'ai effectivement croisé votre épouse, elle se rendait à la rivière...oui pour s'y baigner...seule, bien sûr. (*Affolé, il répond à des questions qu'on ne lui pose pas.*) Nous avons bavardé un moment, juste quelques banalités, de là mon petit retard.

LE PROFESSEUR, *épanoui* : Eh, bien ! vous voilà libéré ! (*Il se retourne et lui fait face.*) Allons ! Approchez-vous, je veux maintenant vous serrer dans mes bras. Ah ! mon élève est enfin de retour.



LE JEUNE HOMME, *surpris* : Je ne me suis absenté que trois semaines !

LE PROFESSEUR : Trois semaines ? Comme c'est long ! Sans doute ignorez-vous combien cette absence m'a fait souffrir. (*Sombre.*) J'avais déjà perdu l'énergie d'enseigner que votre seule présence avait suffi à réveiller.

LE JEUNE HOMME : Maître, je ne comprends pas ; il vous arrive souvent de partir brusquement plusieurs jours, sans même avertir votre épouse, pire sans donner aucun signe de vie.

LE PROFESSEUR : Oh ! il y a bien longtemps que ma femme ne s'inquiète plus de ces absences, d'ailleurs vous aurez noté que je reviens toujours.

LE JEUNE HOMME : Moi je suis troublé. Et je vous avouerai à mon tour que lorsque vous n'êtes plus là, je perds très vite la volonté la volonté de travailler.

LE PROFESSEUR, *ironique* : Eh, bien ! j'espère que vous profitez de ces périodes d'inactivité forcée pour aller vous baigner avec ma femme.

LE JEUNE HOMME, *comme s'il n'avait pas entendu* : Je crains d'être la cause de ces départs fréquents ; c'était comme si ma présence devenait importune, voire insupportable ; je sens sourdre en vous une colère qui me serait destinée sans que j'en connaisse les raisons.

LE PROFESSEUR : Je peux vous rassurer, ce n'est pas le courroux qui m'éloigne de ces lieux, non, plutôt un excès de passion, un fol et vain enthousiasme, une vision qui finit par éblouir jusqu'à provoquer un dangereux aveuglement.

Peut-être un jour saurez-vous la vérité... Mais est-ce si important ? Vous verrez, les vieilles personnes ont, pour leur entourage, des petites manies souvent agaçantes et une humeur souvent détestable ; elles ont sans doute trop vécu, trop attendu, trop espéré, et pourtant malgré les ans, elles attendent encore et espèrent toujours, elles rêvent, comprenez-vous ? Elles rêvent encore de victoires impossibles, de succès improbables, de gloire inutile. (*Comme un aveu.*) Et même de sentiments obscurs qui torturent leur âme.

LE JEUNE HOMME, *d'un ton naturel* : Vous voulez dire qu'elles rêvent encore d'amour ?

LE PROFESSEUR, *mystérieux* : Peut-être. (*Brusquement.*) Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Que signifie ce sourire narquois ?

LE JEUNE HOMME, *rassurant* : Vous vous méprenez ; mais je crois à présent deviner les raisons de vos escapades ; ici vous vivez retiré ; la

campagne a ses vertus mais on y étouffe parfois ; nos faits et gestes sont observés, épiés, toujours dans un but malveillant. Alors, c'est dans l'anonymat des villes, propice aux conquêtes silencieuses, que vous retrouvez le chemin de votre liberté. Maître, je comprends que vous taisiez à votre épouse ces faiblesses, le contraire serait insupportable, mais je suis un jeune homme et l'aveu d'un désir secret ne me choque nullement. Ces aventures amoureuses, ces femmes qui vous obsèdent, ces corps convoités...

LE PROFESSEUR, *furieux* : Taisez-vous ! Vous vous trompez ! (*Violent.*) De quoi parlez-vous ?

LE JEUNE HOMME : Pardon Maître, je me suis égaré.

LE PROFESSEUR : Égaré, oui ! c'est bien le mot, votre esprit s'égaré et il est temps de reprendre l'attitude convenable qui sied à nos rapports ; je suis votre professeur de littérature et vous êtes mon élève, ne l'oubliez pas !

LE JEUNE HOMME, *piteux* : Je ne l'ai pas oublié !

LE PROFESSEUR : Tant mieux ! Prenez cette chaise et approchez-vous. Allons ! parlez moi un peu de votre séjour à Paris.

LE JEUNE HOMME, *léger* : J'ai retrouvé avec joie ma famille que j'avais quittée il y a plus d'une année ; et pour le reste, j'ai partagé quelques agréables moments avec de fidèles amis.

LE PROFESSEUR, *cynique* : Mon ami, je ne voudrais pas être désobligeant, mais ces aspects privés de votre vie ne m'intéressent guère. Vous n'êtes plus un enfant qui raconte ses souvenirs de vacances à sa maîtresse d'école. (*Exalté.*) Parlez moi plutôt de littérature, de théâtre, des spectacles auxquels vous avez assisté, des musées que vous avez visités, des livres que vous avez lus, il me semble d'ailleurs vous avoir suggéré quelques lectures. Rappelez- moi la liste des auteurs que vous deviez étudier.

LE JEUNE HOMME : Brentano, Holderlin, en fait, tous les Romantiques Allemands...

LE PROFESSEUR : Et puis ?

LE JEUNE HOMME : Du théâtre ; Shakespeare, bien sûr.

LE PROFESSEUR : Shakespeare, toujours ! Quelles œuvres ?

LE JEUNE HOMME : Le Roi Lear.

LE PROFESSEUR : Le Roi Lear ? Excellent ! Le chaos familial, l'aveuglement paternel, c'est parfait et après ?

LE JEUNE HOMME : Othello.

LE PROFESSEUR : Pauvre Othello ! Victime d'une jalousie morbide et destructrice. Infâme Iago ! Et pourtant fascinant Iago !

LE JEUNE HOMME : Et enfin Macbeth.

LE PROFESSEUR : Ah ! Macbeth ! Peut-être ma préférée : "La vie est une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien." Magnifique ! Et puis, continue...

LE JEUNE HOMME : Mais c'est tout !

LE PROFESSEUR : Comment ça : c'est tout ! Et le théâtre élisabéthain ? Ne vous avais-je point conseillé de le travailler avec sérieux ?

LE JEUNE HOMME : Maître, je suis sensible à vos conseils, mais vous conviendrez qu'il était difficile de sacrifier toutes mes soirées à l'étude de ces textes. Disons que, submergé par cet excès de beaux sentiments graves, mon esprit aura réclamé un peu de frivolité.

LE PROFESSEUR, *avec mépris* : Oh ! oui, je vois ; je présume que vous avez gaspillé un temps précieux dans des lieux de mauvaise vie.

LE JEUNE HOMME (*vexé*) : Ces propos sont injustes ; vous parlez comme si je n'avais fréquenté que des filles dépravées. Je respecte votre enseignement fondé sur la rigueur, mais dites-moi comment un écrivain pourrait prôner l'austérité s'il n'avait d'abord connu les bas-fonds ? Eh ! bien, oui je le confesse, à Paris, je vous ai été infidèle et...qu'ai-je dit de si terrible ?

LE PROFESSEUR, *le visage décomposé* : Cela suffit ! Ecoutez ! entre nous il ne sera toujours question que de littérature !

LE JEUNE HOMME : Qu'avez-vous ? Vous êtes si pâle.

LE PROFESSEUR, *rassurant* : Ne vous inquiétez pas ! Je m'emporte toujours trop vite, je croyais que la sagesse viendrait avec l'âge, hélas ! il n'en est rien. (Il désigne un livre.) Quel est ce livre que vous cachez dans la poche ? Je ne le reconnais pas, donnez-le moi. (Il lit.) *La Confusion des sentiments* de Stefan Zweig ? (*Surpris.*) Mais nous n'en avons jamais parlé ?

LE JEUNE HOMME : Une fois vous y avez fait allusion, vous l'avez cité parmi les auteurs de langue allemande un peu oubliés, mais dont l'œuvre mérite d'être redécouverte, vous avez même parlé d'injustice à son égard. A la bibliothèque municipale j'ai pu trouver presque tous ses livres, je les ai lus, celui-là je l'ai acheté

dans une petite librairie près de la gare lorsque j'ai pris le train.

LE PROFESSEUR : *La Confusion des sentiments* ? Hum...je n'aime pas trop ce livre. Qu'en pensez-vous ?

LE JEUNE HOMME : Au-delà de l'histoire, de l'intrigue ingénieuse et subtile, c'est le destin de son auteur qui m'a intéressé.

LE PROFESSEUR : Vous parlez de Stefan Zweig ?

LE JEUNE HOMME : Oui, son désarroi me touche, ainsi que sa sensibilité extrême, en partie cause de son talent littéraire mais aussi de son profond désespoir. (*D'un ton naturel.*) Pensez-vous que quelqu'un pourrait le sauver ?

LE PROFESSEUR, *surpris* : Vous voulez sans doute dire : *aurait pu le sauver* ? Vous connaissez sa biographie ? Vous savez qu'il s'est donné la mort il y a environ une soixantaine d'années ?

LE JEUNE HOMME : Oui, exactement le 22 février 1942 à Petrópolis au Brésil. (*Assuré.*) C'est étrange mais j'ai la conviction que si je pouvais le rencontrer, je trouverais les mots pour empêcher ce geste fatal.

LE PROFESSEUR : Je ne sais que vous répondre, vous me déroutez ; si le sujet n'était pas aussi grave, je dirais que le bain pris avec ma femme vous aura fait tourner la tête.

LE JEUNE HOMME, *vexé* : Vous ne me prenez pas au sérieux !

LE PROFESSEUR : Ecoutez ! je ne blâme pas une imagination délirante, elle peut parfois stimuler la création d'une œuvre de qualité, mais s'il me serait fort agréable de converser avec Goethe ou Schiller, désormais c'est au cimetière, devant l'insondable silence de leurs tombes, que je dois me rendre !

LE JEUNE HOMME, *se confiant* : Je sais que je vais vous paraître un peu fou, mais au cinéma j'ai vu un film dans lequel le héros rejoignait quelque part dans le temps une jeune actrice de théâtre, née soixante ans avant lui, pour lui dire son amour !

LE PROFESSEUR, *consterné* : Que signifie cette histoire ? Vous divaguez, jeune homme ! Quelle confusion ! Ce n'est pas Shakespeare ou Goethe que j'aurais dû vous enseigner mais Herbert George Wells et la Science-fiction !

LE JEUNE HOMME : Non, Maître, au contraire, je me suis fié à votre enseignement ; souvenez-vous, vous disiez qu'il arrivait parfois que l'on rencontre un auteur qui nous bouleverse au point de... ce

sont vos propres mots : *ressentir cette étrange sorte de vertige éprouvé en rêvant qu'on vole au-dessus de la terre.* Voilà pourquoi je vais quitter l'Europe, je dois me rendre à Petrópolis, je vais rencontrer Stefan Zweig.

LE PROFESSEUR, *dépit* : Mon pauvre ami vous arriverez soixante ans trop tard ! (*D'une voix douce.*) Tant de fougue, tant d'exaltation brûlent en vous et je ne le soupçonnais pas. (*Il s'approche et lui caresse les cheveux.*) Vous avez éprouvé ce vertige, c'est bien, vous verrez, désormais rien ne sera inaccessible. *Entre l'épouse du Professeur. La trentaine, elle porte une robe simple qui laisse apparaître ses formes épanouies.*

L'EPOUSE, *furieuse* : Que fais-tu ?

LE PROFESSEUR, *il retire brusquement la main* : Je...je consolais notre ami ; sais-tu qu'il a décidé de nous quitter ?

L'EPOUSE : Nous quitter !

LE PROFESSEUR : Oui, il doit partir, sur-le-champ, si j'ai bien compris.

L'EPOUSE, *surprise* : Vous ne m'en avez pas parlé ce matin. Que s'est-il passé ? Pourquoi une telle précipitation ? (*A son mari.*) C'est de ta faute ! Tu auras eu une attitude inconvenante.

LE PROFESSEUR, *géné* : Non, je t'assure, les apparences sont trompeuses, je ne suis pas la cause de son départ.

LE JEUNE HOMME : Il a raison ! Pourquoi cette hargne envers votre mari ?

L'EPOUSE : Que se passe t-il ? Vous devez retourner à Paris ?

LE PROFESSEUR : Je vous laisse, vous lui expliquerez ; il est possible que la sensibilité d'une femme puisse donner de la cohérence à un projet qui perturbe nos certitudes.

L'EPOUSE : Que signifient ces derniers mots ?

Puis-je enfin connaître le lieu de votre destination ?

LE JEUNE HOMME : Je pars pour le Brésil, à Petrópolis, exactement.

L'EPOUSE : Qu'allez-vous y faire ?

LE JEUNE HOMME : Vous ne pourrez pas comprendre ! Je vais essayer de sauver un homme, un ami.

L'EPOUSE : Un ami qui serait en danger ?

LE JEUNE HOMME : Oui, en danger de mort.

L'EPOUSE : C'est terrible ! Que lui arrive t-il ?

LE JEUNE HOMME : Il a décidé de se suicider !

L'EPOUSE : Comment le savez-vous ?

LE JEUNE HOMME : Parce que je l'ai lu.

L'EPOUSE : Il vous a écrit ?

LE JEUNE HOMME : Oui, je le crois.

L'EPOUSE : Vous le croyez ? Vous avez raison, je ne comprends pas.

LE JEUNE HOMME : J'ai rendez-vous avec un homme qui s'est donné la mort il y a soixante ans.

L'EPOUSE : Mon Dieu ! Que dites-vous là ?

LE JEUNE HOMME : La vérité !

L'EPOUSE : Soyez sérieux, vous savez bien que ce n'est pas possible !

LE JEUNE HOMME : Et pourtant je vais bien à la rencontre de l'écrivain Stefan Zweig.

L'EPOUSE, *mystérieuse* : Allons ! ce n'est pas grave, tout cela n'est qu'un rêve, vous êtes prisonnier d'un rôle qui vous échappe. (*Elle lui prend les mains.*) Approchez-vous, oh ! mais vous êtes brûlant, vous avez de la fièvre !

LE JEUNE HOMME : Pas du tout ! Je me sens même en bonne forme après ce bain et puis notre moment de...

L'EPOUSE : Taisez-vous ! Je vous en prie, ne dites rien ! Je ne veux pas que vous partiez !

LE JEUNE HOMME : Il le faut !

L'EPOUSE : Promettez-moi de rejoindre d'abord votre chambre, vous devez vous reposer.

LE JEUNE HOMME : Je veux bien un peu d'isolement ; il est nécessaire que je me concentre. Où est donc parti votre mari ?

L'EPOUSE : Vous le connaissez, il vit avec son mystère, et pourtant même si je me suis exclue de cette part obscure de sa vie, j'ai appris avec le temps à le respecter.

LE JEUNE HOMME : Quel être étrange ! Il peut être brutal jusqu'à me terrifier, et puis devenir le plus délicieux des hommes. Malgré tous ses défauts, j'ai appris à l'aimer.

L'EPOUSE : Lui aussi vous aime ; n'ayez crainte, vous ne l'avez pas trahi ; il y aura eu juste une confusion des sentiments.

LE JEUNE HOMME : C'est drôle, vous venez de prononcer le titre d'un livre de Zweig.

L'EPOUSE : Je ne suis pas très fine ; moi qui voulais vous détourner de ce rêve fou. (*Maternelle*) Allez dans votre chambre, je vous appellerai pour le déjeuner.

Le jeune homme sort. Un temps, puis entre le Professeur.

LE PROFESSEUR : Il est parti ?

L'EPOUSE : Non, il est dans sa chambre.

LE PROFESSEUR : On n'entend pas de bruit.

L'EPOUSE : Tant mieux ! Il a dû s'endormir. Je crois qu'il est surmené.

LE PROFESSEUR : Il a bénéficié de trois semaines de repos.

L'EPOUSE : Je l'ai trouvé anormalement agité.

LE PROFESSEUR, *sournois* : Peut-être vit-il un tourment amoureux ?

L'EPOUSE, *méfiant* : Que veux-tu dire ?

LE PROFESSEUR : Rien, mais c'est un jeune homme plutôt charmant et il n'est pas impossible qu'il ait noué ici une aventure sentimentale avec quelque jeune fille du bourg. (*Perfide.*) Peut-être aura-t-il eu l'audace de séduire une femme mariée ? Je l'ai vu plusieurs fois en compagnie de Greta, l'épouse de l'instituteur.

L'EPOUSE, *furieuse* : Tes suppositions sont ridicules.

LE PROFESSEUR, *ironique* : Ah, bon ! j'ai pu me tromper, c'était sans doute une autre femme.

L'EPOUSE, *dure* : Oui, une *femme* ! Tu n'y peux rien.

LE PROFESSEUR, *vaincu* : Je l'avais compris dès le premier regard ; avec le temps cessent les illusions. (*Décidé.*) Je vais le chercher, c'est l'heure du déjeuner.

L'EPOUSE : Non ! pas encore, laisse-le, il doit dormir.

LE PROFESSEUR : Il lit, peut-être.

L'EPOUSE : Peu importe, l'essentiel est qu'il se repose et oublie son rêve absurde.

LE PROFESSEUR : Je vais faire une promenade, je reviendrai pour le déjeuner.

L'EPOUSE : Ne tarde pas trop.

Le Professeur sort et revient brusquement.

LE PROFESSEUR, *inquiet* : Il n'est pas dans sa chambre !

L'EPOUSE : Il sera sorti.

LE PROFESSEUR, *surpris* : Je ne l'ai pas vu passer !

L'EPOUSE : Ce n'est pas possible.

LE PROFESSEUR : Viens vérifier toi-même, il n'a pris aucune de ses affaires.

L'EPOUSE, *rassurante* : Alors il n'est pas loin ; nous nous inquiétons inutilement, il reviendra sûrement.

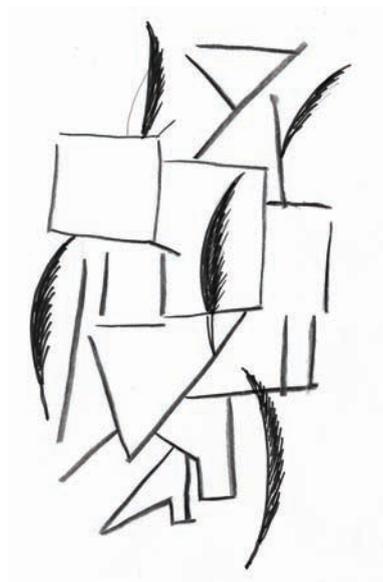
LE PROFESSEUR, *convaincu* : Oui, tu as raison ; j'ai quelques lettres à écrire.

L'EPOUSE : Viens t'asseoir, nous allons l'attendre.

NOIR



19



IL ÉTAIT UNE FOIS UN PIN À LA POSTURE ÉNIGMATIQUE

Par Robert ROC

Il était une fois, en une époque lointaine, un lac azuré aux rives, hélas ! Perdues dans la nuit des temps.

Abreuvé par des eaux cristallines, il leur a laissé son nom, Laghet, et lui seul est resté intact dans le souvenir des vivants.

En cette ère reculée, la fille du Ciel, déesse de la Terre, était honorée en ces parages arborés.

A l'image de la mère de Jupiter, Neptune et Pluton, les prêtres, voués à son culte, hantaient les abords ombreux du limpide ruisseau.

Retirés en de fraîches cavernes, les ministres de Cybèle faisaient leurs dévotions loin des tentations que charriaient les venelles des bourgs et des ruelles des cités.

Paisibles, leurs jours n'auraient pas eu d'écho dans l'éternité si l'un des officiants du pieux collègue n'avait éprouvé, certaine heure, une faiblesse.

Courant dans ses veines, un sang jeunet le portait à s'en aller au plus profond des bois.

Candide et ignorant tout des choses de l'amour, il lui fallait –et c'était son excuse – un exutoire à la juvénile ardeur bouillonnant dans tout son être.

Nul d'ailleurs ne se serait permis de lui jeter la pierre !

Quel mal commettait-il donc en errant de la sorte parmi la forêt, toute bruisante du chant des ramures ?

Mais Eros, ce petit dieu malin, veillait, le carquois garni, prêt à décocher une fléchette sur l'imprudent.

Interdit, il s'arrêta soudain : des flûtes lançaient leurs trilles à quelque distance.

S'avançant à pas mesurés et dissimulé par un tronc vénérable, il contempla, d'abord saisi, un spectacle inaccoutumé.

Dans la clairière auréolée de lumière, dryades et faunes s'adonnaient à des danses lascives, préludes d'orgiaques mêlées.

Découvert tout à coup par l'une des sylphides, il s'enfuit...

Se croyant en sécurité, il s'affala, haletant, au pied d'un arbre nouveau ; mais, ô horreur ! sa poursuivante lui apparut

.....comme l'aurore,
belle comme la lune, radieuse comme le soleil,
mais redoutable comme des troupes déployées,
ainsi qu'il est dit, dans la Sainte Bible, de l'avenante Sulamite.

Troublé à l'extrême, son cœur battit à coups redoublés, faisant sourdre en tout son corps un sentiment inconnu.

Une soif brutale de jouissances insoupçonnées lui brûla la gorge.

Murmura-t-il à part lui, à l'instar du divin berger du Cantique des Cantiques :

Que tu es belle,
que tu es mignonne,
ô fille de délices...
Ta taille rappelle un palmier,
tes deux seins les grappes...

Nul oncques ne le sut !

Alléchés par ces sensuels appâts, dignes des dieux, se dit-il à lui-même,

à l'image de l'amant de la gente Sulamite :

Je monterai au palmier,
j'en saisirai les régimes...

Nul oncques ne le sut !

Et, entre deux baisers affolés, susurra-t-il, comme lui, à l'adorable créature :

Que tes seins soient pour moi
comme les grappes de la vigne.
Que ton souffle soit pareil
au parfum des pommes
et ta bouche un vin excellent
qui coule aisément
pour le bien-aimé...

Nul oncques ne le sut !

Adonc, oubliant, avec la chute du jour, le vœu de continence prononcé, il connut de voluptueuses étreintes avec la lune pour



silencieux témoin. Et, sous le regard indulgent des étoiles complices, il savoura des heures délicieuses.

Jusqu'au matin vacillant, les amants s'enivrèrent d'amour et, dans l'aube rougeoyante, leurs corps se désenlacèrent à regret.

Nuit d'amour, dont, à la pénombre revenue, le souvenir hanta l'esprit du prêtre de Cybèle.

Longtemps la déesse feignit d'ignorer l'outrage de ces débordements répétés...et, sans doute, adultère elle-même, n'y eut-elle jamais pris garde si l'infidèle n'avait eu la funeste pensée d'amener l'objet de sa passion sur les bords mêmes du lac sacré nimbé de lune.

C'était pousser l'impudence au-delà de toutes bornes !

Miroir nacré, le lac refléta l'étreinte sacrilège, enflammant l'impitoyable courroux de l'épouse de Saturne.

Insensible à la grâce de la nymphe énamourée, elle brisa rageusement son cœur mignon.

Le bien-aimé, dans le moment où sa compagne chérie s'abandonnait à lui, sentit, dans ses bras, se glacer son être tout frémissant d'extase.

Inerte bientôt fût sa chair délicate.

Eperdu de douleur, le prêtre maudit recula, épouvanté, et, des jours et des nuits durant, il erra dans les parages, le corps obsédé par le souvenir de voluptés inoubliables et l'âme déchirée par la crainte du châtement céleste.

Midis empourprés et minuits clignotants rendirent plus blême encore son visage déjà altéré par l'angoisse.

Dans cette insondable et lancinante peur sombra sa raison.

Fou de désespoir et terrorisé par l'épouvante, il bondit sur un rocher bleuté dressant sa masse impressionnante par-dessus la ravine où sommeillait le ruisseau aux traits cachés par l'ombre nocturne.

Il allait se précipiter dans le vide avec le fol espoir de rejoindre sa dulcinée dans un au-delà incertain, lorsque, faisant montre d'indulgence à l'encontre du parjure, la déesse lui épargna une fin misérable, en lui ôtant l'apparence humaine par une métamorphose dont elle avait le secret.

Et c'est ainsi que, dans la suite des temps, un pin à la posture énigmatique accrocha les yeux du passant.

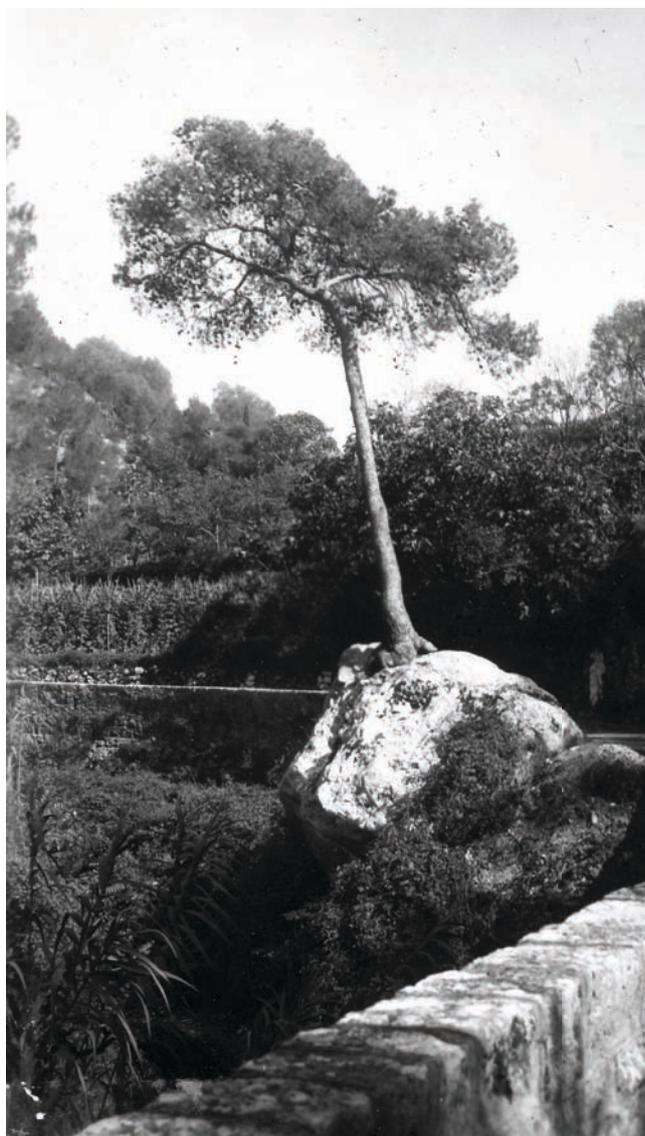


Photo Robert Roc

Mais combien peu surent que son écorce dissimulait la chair d'un mortel assez présomptueux pour s'estimer capable de museler ses sens et ne jamais succomber à l'appel charnel d'une impétueuse passion.

Bien sot ou bien hypocrite assurément qui fait vœu de chasteté éternelle car Eve et ses filles n'ont-elles pas été mises sur la terre par le divin Créateur pour être embrassées ?

Ainsi va la vie et, s'ils ne connaissent pas de lendemains, les amours, parfois, sont funestes comme en témoigne le drame presque oublié dont, empli de douceur, le val de Laghet fut le très lointain théâtre...



LES GRIMALDI DE GENES

Par Angela VALENTI DURAZZO

En flânant à travers les rues de la vieille cité de Gênes, sur la «Strada Nuova», aujourd'hui «via Garibaldi», où bien en visitant les belles églises des *carruggi*⁽¹⁾, il n'est pas rare d'apercevoir encore de nos jours les emblèmes⁽²⁾ de l'ancienne famille Grimaldi ou bien de tomber sur un de leurs nombreux palais qui porte leur nom.

La famille Grimaldi, dynastie qui s'est éteinte à Gênes⁽³⁾ (à la différence de la Maison Souveraine de la Principauté de Monaco) est une des quatre plus importantes de la noblesse féodale (avec les Doria, les Spinola et les Fieschi). Elle descend, comme en témoigne les *Annali del Caffaro*⁽⁴⁾, de Grimaldo Grimaldi, personnage du XII^e siècle, qui fut Consul de Gênes pendant les années 1162, 1170 et 1184. Les fils et les neveux de Grimaldo, suivirent l'exemple de leur père et ont réalisé des fortunes considérables dans les expéditions maritimes⁽⁵⁾, ils devinrent très vite être une des familles les plus puissantes de cette ville⁽⁶⁾.

En 1528 suite la Réforme constitutionnelle de Andrea Doria, les Grimaldi donnèrent leur nom à une des 28 *Alberghi*⁽⁷⁾ (coalition entre familles nobles) nommé l'*Albergo Grimaldi*⁽⁸⁾. La noblesse génoise (se divisant entre l'ancienne noblesse et la nouvelle noblesse en perpétuelle lutte) fera partie du *Liber Civilitatis* (par la suite *Liber Nobilitatis*) et sera destinée à gouverner avec leurs Doges⁽⁹⁾ à partir de ce moment là jusqu'à la Révolution de 1797 et à l'annexion à la France par Napoléon. La noblesse (Patriziato⁽¹⁰⁾) étant de fait membre du gouvernement, Gênes est appelée *République Aristocratique*.

Les Grimaldi, avec leurs Doges⁽¹¹⁾, au cours des siècles, participeront à tous les événements de l'histoire du petit Etat où le pouvoir est issu des grandes et riches familles aristocratiques, qui finançaient les Maisons souveraines d'Europe les plus renommées. Ils participeront aussi, en 1407, à la création du *Banco di San Giorgio*, l'ancien cœur financier économique de la République.

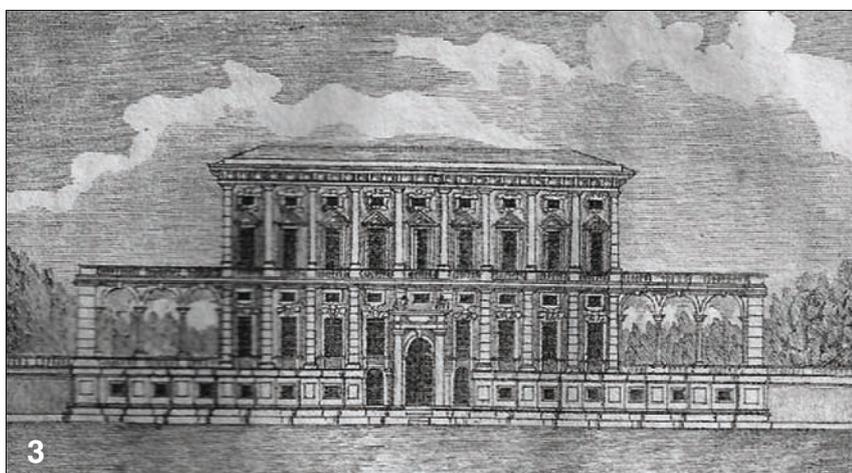
Cette brève et non exhaustive introduction concernant la famille Grimaldi nous permet de présenter la documentation photographique⁽¹²⁾ de certains lieux et palais⁽¹³⁾ qui aujourd'hui encore rappellent aux génois et aux visiteurs étrangers la renommée de l'ancienne lignée.



1.- "Albergo Grimaldi", de A. Franzone, regroupant les armoiries de la noblesse de Gênes, 1636.

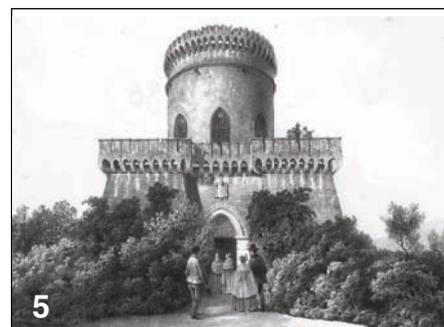
2.- Statue de Giovanni Battista Grimaldi, par G.B. Perolli, 1565, au Palais S. Giorgio..
3.- Salle Cambiaso du Palais Grimaldi, place de la Meridiana.





1.- Palais Grimaldi, place de la Meridiana à Gênes
 2.- Portrait de Gian Giacomo Grimaldi (Doge de 1756 à 1758), par G. Rossi - Palais de la "Accademia Ligustica" à Gênes.
 3.- Palais de Nicolo Grimaldi-Tursi, aujourd'hui Mairie de Gênes.
 4. et 5.- Parc de la villa Grimaldi Durazzo Pallavicini, aujourd'hui Musée et Jardin botanique de Gênes Pegli.

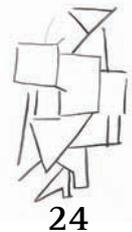
- (1) Petites ruelles typiques de l'ancienne Gênes.
- (2) Fuselées de 15 parties de rouge et d'argent.
- (3) F.B.Sopranis *I Magnifici Patrizi genovesi, le Ascrizioni tarde settecentesche*, Edizioni d'Arte Marconi, Genova, 1997, p.85. Le texte recite : «Cinque i rami estinti, dalle rimanenti sette ascrizioni improbabile una o più discendenze tutte da comprovare, considerando la larga diffusione del cognome».
- (4) *Annali genovesi di Caffaro e dei suoi continuatori*, F.lli Pagano, Genova 1930.
- (5) Il est important de préciser que la noblesse de Gênes est d'origine marchande. Montesquieu, en 1728, affirme que "les génois font tous les commerces : le Doge est le premier marchand".
- (6) N.Battilana *Genealogie delle famiglie nobili di Genova*, II vol., Tipografia dei Fratelli Pagano, Genova 1826.
- (7) Les *Alberghi* furent abolies en 1756 par les Lois de Casale.
- (8) L'*Albergo Grimaldi* regroupa les famille patriciennes suivantes : BRACELLI, CAVAZZA, CEVA, COGORNO, CROVARA, CEBÀ, FERRETTO, DURAZZO, GRIMALDI, MOLASSANA, OLIVA, PATERI, RICCI, ROBBIO, ROSSI, SALINERO, DE SIGNORIO, SOFIA, VITALE, ZINO.
- (9) L.M. Levati *I Dogi di Genova dal 1771 al 1797*, Genova 1916 ; S.Buonadonna e M.Marcenaro Rosso *Doge. I Dogi della Repubblica di Genova dal 1339 al 1797*. Aux Doges de Gênes, élus chaque année, était attribué, comme aux Doges de Venise, la dignité de chef d'Etat.
- (10) Sertorio C. *Il Patriziato Genovese. Discendenze dagli ascritti al libro d'Oro nel 1797*, Di Stefano, Genova 1967.
- (11) Doges Grimaldi : Alessandro Grimaldi (1621-1683) ; Luca Grimaldi (1675-1750) ; Giovanni Battista Grimaldi (1673-1757) ; Gian Giacomo Grimaldi (1705-1777) ; Pier Francesco Grimaldi (1715-1791).
- (12) Tous les droits des images sont réservés et interdites de toute reproduction.
- (13) *Architecture italienne, contenant les plans et élévations des plus beaux palais et édifices de la ville de Gênes, levé et dessiné par le célèbre P.P. Rubens*, Amsterdam et A.Leipzig, MDCCCLV ; M.P. Gauthier *Les plus beaux édifices de la ville de Gênes et de ses environs*



ASSIEDS-TOI SOUS CET ARBRE...

Par Jeanne MAILLET

*Assieds-toi sous cet arbre,
Amour,
Dis-moi si cette ombre bleuie
que je vois danser sous les feuilles
est cet écho furtif du monde
Et n'aie garde de mon souffle court
Et de mes gestes hésitants.
Je suis venue là pour la halte du soir
Je prendrai grand soin des merveilles
Que tu murmures
C'est bien cela :
Croyez en l'aube surprenante,
en la fable du miel
Au regard qui se donne
en la Terre germante oubliant les décombres
en l'espérance folle du jasmin
Avant tout
croyez au dieu qui est en vous
et tend l'oreille à votre dépendance
C'est un mystère
Une déroute, certes, pour la minute à vivre
mais un aiguillon pour les flèches du cœur.*



24

CHARTRE DU PEN

Comportant l'amendement entériné au Congrès de Mexico de 2003

La Charte du PEN est basée sur les résolutions adoptées à ses Congrès Internationaux et peut être résumée comme suit :

Le PEN affirme que :

1. La littérature ne connaît pas de frontières et doit rester la devise commune à tous les peuples en dépit des bouleversements politiques et internationaux.
2. En toutes circonstances, et particulièrement en temps de guerre, le respect des œuvres d'art, patrimoine commun de l'humanité, doit être maintenu au-dessus des passions nationales et politiques.
3. Les membres de la Fédération useront en tout temps de leur influence en faveur de la bonne entente et du respect mutuel des peuples ; ils s'engagent à faire tout leur possible pour écarter les haines de races, de classes et de nations, et pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni.
4. Le PEN défend le principe de la libre circulation des idées entre toutes les nations et chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays ou dans sa communauté aussi bien que dans le monde entier dans toute la mesure du possible. Il se déclare en faveur d'une presse libre et contre l'arbitraire de la censure en temps de paix. Le PEN affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. Et comme la liberté implique des limitations volontaires, chaque membre s'engage à combattre les abus d'une presse libre, tels que les publications délibérément mensongères, la falsification et la déformation des faits à des fins politiques et personnelles.

Peut être admis comme membre du PEN tout écrivain, rédacteur, éditeur et traducteur souscrivant à ces principes, quelles que soient sa nationalité, sa langue, sa race, sa couleur ou sa religion.



P.E.N. Club de Monaco

C/o Musée d' Anthropologie Préhistorique

Boulevard du Jardin Exotique

MC 98000 Monaco